Rich p. 332.

D

Sur
la
da
Su
Je

Pa

Cap
C

A

Chez

DISCOURS

Sur la grandeur & l'importance de la révolution qui vient de s'opérer dans l'Amérique Septentrionale ; Sujet proposé par l'Académie des Jeux Floraux.

PAR M. le Chevalier DESLANDES,
CAPITAINE au Régiment de Bretagne, Correspondant du Musée de Paris.

In magnis voluisse sat est.



A FRANCFORT,
Et se trouve A PARIS,
Chez { DURAND, neveu, Libraire, rue Galande, Hôtel de Lesseville.
MUSIER, Libraire, quai des Augustins.

M. DCC. LXXXV.

A

L

ce

pr

de

»

»

»

»

»

»

»

»

AVERTISSEMENT.

L'AUTEUR répétera ici ce qu'il a dit dans l'avant-propos de l'hiſtoire du ſiége de Gibraltar.

« J'ai retranché de cet » Ouvrage les vaines for» mules inventées par la » politeſſe, & adoptées par » la vanité ; j'ai appellé » les Princes, les Généraux » & les hommes célébres » de cette époque de notre » ſiécle, comme les appel-

» lera la poſtérité, &, pour
» me ſervir de l'expreſſion
» d'un grand Ecrivain,
» comme ſi les ſiécles euſ-
» ſent paſſé ſur leur tombe ».



ÉPITRE DÉDICATOIRE

A M. DE LA *V*ALLÉE, *ancien Capitaine d'Infanterie.*

L'EUROPE & l'Amérique ont pluſieurs grands Hommes aux pieds deſquels j'aurais pu, ſans m'avilir, dépoſer ce faible Ouvrage. Mais mon Ami & ſur-tout mon Ami dans l'infortune eſt pour moi ce qu'il y a de plus ſacré ſur la terre. Je ne l'abandonnerai jamais. Je prouverai que dans ce ſiécle, tant accuſé d'égoïſme & de perſonalité, il y a des ames dans leſquelles l'amitié ſurvit au bonheur.

*

Souffrez donc, ô mon Ami, que de ses mains pures & désintéressées, l'amitié trace votre nom à la tête de ce Discours ! Que ne l'ai-je rendu digne de la magnificence du Sujet & de l'Homme éclairé à qui j'en fais hommage ! Que n'ai-je pu y imprimer toute mon ame ! Et que ne puis-je, dans ce moment, si cher à mon cœur, vous témoigner publiquement toute mon admiration pour vos talents, toute ma reconnaissance pour vos bienfaits & tout mon respect pour vos bonnes qualités !

Le Chevalier DESLANDES.



DISCOURS

Sur la grandeur & l'importance de la révolution qui vient de s'opérer dans l'Amérique Septentrionale ; Sujet propoſé par l'Académie des Jeux Floraux.

In magnis voluiſse ſat eſt.

EXORDE.

SI ce fut autrefois pour l'éloquence une époque digne du ſouvenir & de la vénération des hommes, que celle où un Magiſtrat Romain d'un grand génie & d'une plus grande vertu découvrit les

projets d'un conſpirateur fourbe & vaillant, l'accuſa en préſence des Dieux & des meilleurs citoyens de la République, fit chanceler ſon audace juſqu'alors inébranlable, & ſauva ſa patrie par la puiſſance de ſon talent; n'eſt-ce pas, dans ces jours de vaſtes conceptions politiques & d'événemens mémorables, une nouvelle époque de gloire pour l'art de Ciceron, que celle où la France demande à ſes Orateurs le développement de la grandeur & de l'importance de la révolution qui étonne un monde, qui rend l'autre libre, & qui change les intérêts des deux? Il était réſervé à ce ſiecle que l'ignorance calomnie, mais que la poſtérité reſpectera, il lui était réſervé de voir, non pas comme autrefois, un ſeul peuple conquérir, mettre à la chaîne & condamner à la honte tous les autres peuples de la terre, mais de voir le Chef d'une nation que ſes Héros, ſes Philoſophes & ſes Artiſtes ont rendu célebre dans toutes les régions du globe, reconnaître

la dignité du genre humain, défendre ſes droits contre un ennemi qui s'était enivré de l'eſpoir préſomptueux de s'abſoudre par des victoires du crime de l'oppreſſion, & conſacrer à cette cauſe ſublime toutes les reſſources de ſon Empire, toute la ſagacité de ſes Miniſtres, toute l'activité de ſes Généraux, tous les efforts de ſes ſoldats. C'était dans cet âge que le génie de la politique devait préparer, que l'entouſiaſme de la liberté devait déſirer, que la puiſſance d'un ſage Monarque devait protéger, que l'ame d'un Héros (1) devait conduire ces mouvemens extraordinaires dont l'objet était la ſciſſion des deux grandes diviſions de l'univers; l'abbaiſſement de l'Iſle orgueilleuſe qui prétendait exercer ſur les mers l'empire qu'après 700 ans d'efforts & de ſuccès, l'antique Rome exerça ſur la terre; & le plus ſalutaire changement dans les négociations, dans les échanges, dans la mo-

(1) Washington.

rale de deux peuples : de celui qui fut généreux & qui ſecourut l'opprimé ; de celui qui fut opprimé, & qui eut le bonheur de pouvoir être reconnaiſſant envers le généreux. Depuis qu'un Navigateur d'une imagination hardie & d'un courage opiniâtre, eut la gloire & le malheur d'apprendre à ſes contemporains que le ſoleil éclairait un autre hémiſphere que celui que les hommes avaient habité juſqu'alors, il ne s'était pas opéré de révolution plus remarquable par les entrepriſes lointaines, par les ſiéges laborieux, par les batailles navales, par les grands réſultats, plus digne des réflexions des Philoſophes, des chants des Poëtes, des diſcours des Orateurs. Depuis que Las-Caſas, cet homme dont l'humanité ſainte méritait un autre ſiécle, d'autres concitoyens & d'autres maîtres, ne craignit pas d'élever la voix en faveur des Indiens, dont l'innocence & l'hoſpitaliere bonté ne purent trouver grace aux yeux des uſurpateurs corrompus, méchants, avides des

Empires de Manco & de Montezume; jamais plus beau ſujet que celui qui va nous exercer, n'occupa la renommée, ne ſervit d'entretien aux nations, ne fut offert aux talens des Ecrivains & aux penſées des gens de bien.

Pluſieurs athlètes vont entrer dans l'arène; celui qui aura le mieux combattu, méritera, obtiendra la couronne que l'Académie de Toulouſe a promiſe au vainqueur, & à laquelle nous n'oſons (1) aſpirer. Ce n'eſt pas que nous n'aimions la gloire, car celui qui eſt indifférent pour elle, n'eſt pas éloigné de l'être pour la vertu. Nous déſirons, & nous l'avouons de bonne foi, nous déſirons de rendre un jour, par des écrits honorables, notre nom cher à nos concitoyens; mais ce déſir, nous le formons ſans permettre à l'amour-propre d'y ajouter ſes illuſions

---

(1) Cet Ouvrage devait paraître au mois de mai; mais des circonſtances qu'il était impoſſible de prévoir en ont retardé l'impreſſion.

trompeuſes. Nous ſavons que ſi notre faibleſſe nous défend d'élever nos vœux juſqu'aux récompenſes littéraires qui ſont réſervées aux Ecrivains qui ont toute la force de leur génie, le compte que chaque homme doit à ſon pays de l'emploi de ſes talens, quelle que ſoit leur médiocrité, nous ordonne de proportionner nos efforts à la grandeur des difficultés, d'oppoſer un noble ſilence à la cenſure amère & un courage tranquille aux épigrammes des détracteurs. Nous aimons, nous déſirons la gloire; nous l'aimons ſans haïr ceux qui l'ont acquiſe; nous la déſirons ſans envier ceux qui la pourſuivent; & cet Ouvrage n'annoncera pas aux concurrens un jaloux qu'ils doivent craindre, mais un ami ſur lequel ils puiſſent compter.



PREMIERE PARTIE.

C'EST un ſpectacle ſublime & impoſant que celui qu'offrent aux réflexions & à la ſenſibilité du Philoſophe, la réunion des hommes en familles, en tribus, en grandes ſociétés, la formation des Républiques, des Royaumes, des Empires, leur accroiſſement, leur décadence & leur deſtruction. L'Hiſtoire s'eſt chargée de la tâche pénible & ſalutaire de lui préſenter ce magnifique tableau. L'Orient, cette partie du monde qui, ſuivant les conjectures que fournit la phiſique & les traditions orales, ou écrites, qui ſe ſont conſervées dans la mémoire des peuples, fut la première habitée par les hommes & arroſée de leurs pleurs; l'Orient attire, entraîne & fixe l'attention de celui qui étudie le récit des événemens. C'eſt là qu'il voit l'avarice & l'ambition élever leurs têtes coupables; c'eſt là qu'il

voit l'homme qui, pouſſé par elles, oſa le premier ſe rendre maître d'une partie du ſol que la nature avait donné en commun à tous ſes frères; c'eſt là qu'il ſuit les rapides effets de la propriété, qu'il voit les hommes renoncer pour elle aux déſerts, à la liberté, ſe raſſembler ſous des cabanes groſſières, ouvrir leurs cœurs aux premiers, aux plus doux ſentimens, l'amour conjugal & paternel, mais commencer auſſi à ſe ſentir déchirer par les paſſions qui dûrent s'emparer de l'homme, dès qu'il ceſſa de vivre ſeul aux pieds de l'arbre qui le nourriſſait, ou aux bords du ruiſſeau qui le déſalterait. L'audacieux commande, le faible obéit; cette premiere autorité établie, & ſcellée par la ſervitude de celui qui permit à un autre de lui dire: *fais cela*, & qui le fit; l'égalité primitive ceſſe, & fait place à l'inégalité conventionnelle. Les Tribus ont des Chefs; le déſir aiguiſe l'imagination. La découverte des premiers arts honore l'eſprit des hommes, mais corrompt leur

cœur. On combat pour un champ qu'on n'a point labouré, pour un canot qu'on n'a point creuſé ; la fronde lance la pierre ; le ſang humain coule ; & ce fut ainſi que le plus grand crime que l'homme pût commettre, le meurtre de ſon ſemblable, fut la ſuite de l'oubli de ſes droits, & de la vie ſolitaire & indépendante à laquelle il ſemble que le Créateur l'avait deſtiné.

Vivant ſous le plus beau ciel de l'univers, cultivant le ſol le plus fertile qui ſoit échauffé des rayons du ſoleil, les hommes ſe multiplièrent ſous l'autorité des loix qu'avait dictées l'adreſſe audacieuſe, que ſuivit la faibleſſe, & que le crime viola plus ſouvent que la vertu ne leur obéit, parce que le crime & la vertu naquirent avec les ſociétés, & que, pour le malheur du genre humain, le crime fut toujours plus commun que la vertu. Les Tribus s'étendirent & devinrent des nations. L'hiſtoire de celles qui jouèrent les premières un rôle reſpectable ſur la

ſcène du monde, ſe perd dans la nuit des temps. Les annales de ces âges reculés ne nous ont tranſmis que des récits allégoriques, qui ne peuvent offrir à la ſagacité du Critique le plus exercé, que l'explication des premieres idées qu'inſpirèrent aux Patriarches du genre humain la création de l'univers, la marche des aſtres, l'invention & les bienfaits de l'agriculture.

Les Indiens & les Chaldéens ſont les plus anciennes nations dont les faſtes des ſiècles apprennent au Philoſophe les progrès, la morale & la gloire. Babylone le frappe; Babylone devenue la proie de Cyrus, dont la Grèce vainquit les lâches ſucceſſeurs, & dont Alexandre détruiſit l'empire, pour s'aſſeoir ſur un trône plus élevé, mais non moins fragile, qui fut renverſé à ſon tour par Rome victorieuſe d'Annibal & de Carthage, par Rome qui étendit ſes bras depuis les rives du Tage juſqu'à celles de l'Euphrate, mais qui fut punie par ſes Nérons des maux qu'elle avait faits à l'humanité, & de la honte

que ſon deſpotiſme avait imprimée à la terre. Opprimée par ſes tyrans, avilie par ſon Sénat, déchirée, miſe à l'enchère & vendue par ſes légions, privée par Conſtantin du titre de Reine du monde que Byſance partage avec elle, preſſée de tous côtés, priſe enfin & ſaccagée par les Barbares, Rome tombe, & ne conſerve de ſon antique célébrité que la gloire que donne aux hommes la culture des lettres & des arts. Tandis que Conſtantinople, cette capitale ſuperbe, à qui ſa poſition ſemblait devoir aſſurer la deſtinée la plus glorieuſe, mais qui deſcendit ſi rapidement de la grandeur à laquelle l'avait fait monter Conſtantin, agitée par des convulſions inteſtines, gouvernée par des tyrans faibles & ſuperſtitieux, relevée un moment, & rendue à la gloire par le génie de Béliſaire, échauffée du double délire des factions de ſon théâtre & des diſputes ſur les images, voit de nouvelles dominations ſe former des débris de ſa rivale; Mahomet paraît, donne à l'uni-

vers le plus grand exemple du pouvoir de l'entousiasme religieux, asservit ses égaux dont il fait des apôtres & des soldats, brave Cosroës II, attaque Héraclius, & fonde avec le cimeterre une religion qui doit triompher du Sabéisme en Arabie, de l'Ignicolisme en Perse, & du Christianisme en Afrique & en Europe. Les Empires qui partagent, de nos jours, cette division de l'ancien Continent, s'y établissent au milieu des désolations de la guerre, des erreurs de l'ignorance, des crimes du fanatisme. Du sein de cette foule de Conquérans barbares, de Rois détrônés, d'usurpateurs perfides, s'éleve un homme qui étonne le monde par ses talens, qui l'intimide par ses exploits, qui place sur son front le bandeau des Césars, que son fils laisse avilir & traîner dans la fange. Des Indes aux Espagnes le Mahométisme porte son koran, ses armes & sa puissance. Les lieux saints sont profanés. Pierre crie, & Jérusalem est conquise. Bernard tonne; son

éloquence impérieuſe, comme ſa vertu, ſubjugue les imaginations chevalereſques & guerrieres de nos ancêtres. Les Rois abandonnent leurs ſujets pour voler en Aſie, où ils ſignalent un courage brillant & malheureux. Ces expéditions lointaines accuſent la politique des Croiſés, mais prouvent leur vaillance & leur paſſion pour cette gloire, dont la faibleſſe humaine a fait la récompenſe des conquêtes, & qui, dans ces ſiécles d'héroïſme exceſſif, était plus que dans celui-ci l'idole de tous les Potentats. Gengis conquiert le Catai dont il adopte la police & les mœurs, ſoumet les Turcs, vainqueurs des Arabes, deſtructeurs du Califat, parcourt, ravage la Haute-Aſie, & de la Corée à la Ruſſie ſe fait craindre des vaincus comme un fléau, & adorer de ſes ſoldats comme un Dieu. Il meurt en partageant à ſes fils ſon prodigieux Empire. L'Aſie, dont la deſtinée fut de tout tems d'être couverte des débris de trônes, & baignée de ſang, gémit ſous la puiſ-

ſance de ſes nouveaux dominateurs. Notre Europe, moins fertile en grands événemens, mais non plus heureuſe, eſt troublée par l'Anarchie, tourmentée par les querelles ſanglantes du Sacerdoce & de l'Empire, &, ce qui eſt pis encore, deshonorée par l'Inquiſition. Aux deſcendans de Gengis ſuccede Tamerlan, qui bat, prend Bajazet ſans aſſervir les Ottomans, & dont le nom eſt ſuivi dans la liſte des Conquérans fameux du nom de ce Mahomet qui s'empara de la ville de Conſtantin. La Grèce pleure; les arts quittent cette contrée dont ils firent les délices & la gloire. Ils volent en Italie. Le génie humain s'y éveille. Gama vogue vers l'Indoſtan. Colomb découvre un nouvel hémiſphère. Charles & François rempliſſent l'Europe des funeſtes effets de leur rivalité. Le ſeiziéme ſiécle eſt une de ces époques où la poſſibilité de s'élever à une place plus haute que la ſienne enflamme l'ambition, où l'ambition développe de grands talens, où les grands

talens annobliſſent, pour ainſi dire, les crimes, où celui qui, dans nos jours d'ordre & de police, n'eût peut-être été qu'un homme médiocre, devient un perſonnage extraordinaire, & laiſſe une grande fortune & une plus grande renommée. Une pareille époque eſt celle des Pizarre, des Cortez, des Albuquerque, des Charles de Bourbon, des Luther, des Calvins, des Guiſes, des Coligny, des Alexandre Farnèſe, des Maurice de Naſſau, des Sixte-Quint. Cette efferveſcence des imaginations ſe calme au milieu du ſiècle de Louis XIV. Ce Monarque prédomine dans l'Europe qu'il ébranle. Son nom retentit dans cette Aſie, qui eſt toujours la proie des deſpotes & des dévaſtateurs. L'Afrique reſte ſtupidement plongée dans la barbarie & l'eſclavage. L'Amérique eſt parcourue, mieux étudiée, & couverte de villes fondées par des uſurpateurs. La Ruſſie ſort du néant pour marcher à grands pas dans la carrière de toutes les ſciences, de tous les arts

qui peuvent illuſtrer & améliorer un Empire.

Après avoir parcouru le tableau des révolutions qui ont agité les deux Mondes, que penſe, que ſent le Philoſophe ? Ses penſées ſont triſtes, ſes ſentimens ſont douloureux. Il eſt tenté de s'écrier: « O faibles & impuiſſans mortels, c'était » bien la peine de ſortir de vos forêts » pour vous réunir! Etait-ce pour devenir » eſclaves, que vous reconnûtes des » Chefs? pour violer la ſainteté des loix, » que vous en promulgâtes? pour vous » maſſacrer, que vous vous diviſâtes en » nations, quand votre nombre aug- » menta? pour vous déchirer, que vous » vous raſſemblâtes dans vos Cités, où, » malgré vos plaiſirs factices, vous ne ſerez » jamais auſſi heureux que dans les cam- » pagnes »? Tels ſont les cris qu'il eſt difficile de ne pas jetter du fond de ſon cœur, lorſqu'on réfléchit aux nombreuſes calamités qui ont affligé l'eſpèce humaine depuis l'établiſſement des ſociétés. Dans

cette longue série d'événemens passés que l'Histoire offre au présent pour instruire l'avenir, qui se garde bien d'en profiter, à peine en apperçoit-on quelques-uns qui n'aient pas eu pour objet le malheur des peuples. Comme on est soulagé, lorsqu'on trouve de loin en loin dans ces désolantes annales le nom de ces hommes rares qui consacrèrent leur génie ou leur courage à la liberté de leurs concitoyens! Aratus, Guillaume Tell, Guillaume de Nassau, vous êtes les consolateurs de l'homme sensible qui lit l'Histoire du monde. Mais pardonnez-lui, ô grands hommes; vous le cédez dans son cœur à Guillaume Penn. Permettez-lui cette préférence; vous êtes trop grands pour en être jaloux. Homme juste & bon, qui crut le premier que les Indiens de l'Amérique étaient plus peut-être que leurs bourreaux d'Europe, les créatures & les images de l'Être suprême, tu es le meilleur ami de la postérité. Si jamais elle pouvoit oublier le fanatisme atroce des

dépopulateurs du nouveau monde, ce ne ſerait qu'à la recommandation de tes vertus. S'il était poſſible qu'elle ceſsât jamais de pleurer les crimes publics dont les diverſes ſectes affligèrent le globe, ce ne ſerait qu'en faveur de la tienne.

De toutes les innovations religieuſes que produiſirent dans le ſeizième ſiécle & durant la premiere moitié du ſuivant, l'abus du pouvoir des Pontifes, les déſordres du Clergé, & plus que tout cela, la fureur de dominer les eſprits, le quakeriſme fut la ſeule qui n'ordonna pas la perſécution. Comme le culte que les Incas offraient à l'aſtre de la lumière, elle fut la plus excuſable des erreurs. L'égalité des hommes, la ſimplicité des mœurs, cette bienveillance univerſelle qui fait regarder aux ames tendres la guerre comme un attentat que les Souverains preſcrivent à leurs ſujets contre les premiers droits de l'humanité; telle fut la morale, tels furent les principes de cette ſecte dont Guillaume Penn fut un des premiers pro-

ſélites & le plus reſpectable Apôtre ; de cette ſecte à laquelle l'antiquité n'a que le ſtoïciſme à comparer ; de cette ſecte enfin que Penn rendit ſi chère à l'homme ſimple qui n'oſe juger ſes frères, & qui laiſſe au Ciel à condamner ou à abſoudre ceux qui s'égarent.

Tel eſt le cours ineſpéré des révolutions politiques, que ce fut à un Roi qui ne ſut garder ni ſes Etats, ni ſa réputation (1), que la Penſilvanie dut ſes loix, Philadelphie ſon fondateur, le nouveau Monde ſa liberté. Charles II, qui monta ſur un trône, d'où ſon pere était deſcendu pour aller à l'échaffaud, & qui n'ayant ni l'ambition audacieuſe, ni la politique profonde de Cromwell, ſe montra moins

(1) On ſait que Charles II paſſa d'abord pour régner avec ſageſse, mais qu'enſuite ſes profuſions le forcèrent de vendre Dunkerque à la France, moyennant cinq millions. *Avec des grands défauts il n'avait preſque point de vertu pour les réprimer, et ce n'était guères chez lui que quelques défauts plus légers qui ſervaient de contrepoids aux autres.* (Burnet, Hiſtoire d'Angleterre).

digne que lui de gouverner une nation superbe & guerriere, eut au mois l'heureuse idée de récompenser en faveur de Guillaume Penn les services de l'Amiral son pere, par la cession d'un vaste territoire découvert & négligé depuis longtems. Penn y arriva avec 2000 Quakers qui venaient chercher comme lui dans une société naissante le bonheur qu'on peut espérer, mais qu'il est presqu'impossible de trouver dans les sociétés vieillies de l'ancien hémisphère. Ce ne fut point par des dévastations, par des assassinats qu'il marqua son entrée dans la région qu'il avait reçue de la Couronne Britannique; ce fut par un acte de justice qui, dans le dernier siécle & en Amérique, dut passer pour l'effort de la plus sublime vertu. Il acheta des Indiens cette contrée qu'il tenait de la reconnaissance d'un Monarque Européen, mais que les Indiens tenaient de la nature. Ce traité extraordinaire aux yeux de la politique usurpatrice de nos gouvernemens, quoi-

que pourtant ſi conforme aux premières loix de l'équité qui eſt de tous les lieux, fut le lien doux & ſalutaire qui unit les Indigènes au premier Européen, qui les traitait comme des hommes. Il fonda Philadelphie, dont le nom fut un bienfait. « Adorez tous Dieu; ſouffrez que chacun » l'adore ſelon ſon cœur. Cultivez la terre, » ne l'arroſez jamais du ſang de vos frères. » Egaux entre vous, obéiſſez tous aux » loix ». Penn ne donna pas d'autre légiſlation à ſes Philadelphiens. Ces hommes vertueux, qui ne refuſaient le titre d'ami à perſonne & qui méritaient de le recevoir de tous les peuples, ont toujours reſpecté ce code ſimple & paternel. La population, la richeſſe, la ſplendeur de leurs Colonies furent la récompenſe de leur attachement religieux aux inſtitutions de leur Légiſlateur. La Penſilvanie devint l'aſile de tous les infortunés à qui leur deſtin permit de s'y réfugier, & de terminer ſur cette terre libre & heureuſe, une vie commencée en Europe, au bruit

des chaînes du despotisme ou à la flamme des bûchers de la persécution. Elle fut le modele des nombreux établissemens que l'Angleterre fonda dans le Nord de l'Amérique, depuis la découverte de la Caroline par Raleigh jusqu'à l'administration de la Géorgie par Oglethorpe. Situées sous un ciel fortuné, s'étendant sur un sol immense, arrosées par des fleuves navigables, gouvernées par des loix Britanniques, peuplées d'hommes laborieux, protégées par des citadelles, elles acquirent promptement la richesse que donnent l'agriculture & le commerce, la force que donne la richesse, & l'éclat imposant que donne la force. Jointes par la nature, & ce qui peut-être est plus puissant pour des Anglais, attachées par la fierté nationale à la Grande-Bretagne, qu'elles appellaient leur *mere-patrie*, elles recevaient ses ordres avec soumission, réglaient leur commerce sur ses volontés, & consacraient au soutien de ses querelles politiques leurs trésors & leurs enfans.

Heureuſes chez elles, reſpectées dans l'univers, elles avaient ſans doute atteint le ſeul degré de proſpérité qui ſoit permiſe à l'homme, quand il n'eſt pas entièrement libre, lorſque le traité de Paris délivra les deux Continens des fureurs d'une guerre, dont la juſtice & le début glorieux promettaient à la France moins de malheurs. Les lauriers qu'elle avait cueillis quand ſes armées étaient commandées par Maurice & Lowendal, ſe flétrirent pendant cette guerre que le génie de Pitt lui rendit ſi fatale. De l'Orient à l'Occident, le pavillon des trois Royaumes porta l'épouvante & la déſolation. Ils entaſsèrent triomphes ſur triomphes, & les couronnèrent par une paix qui ajouta à leur domination le Canada & pluſieurs contrées non moins précieuſes. Tu pleuras alors, ô ma patrie ! tu pleuras en larmes de ſang la perte de ces Colonies qui t'avaient tant coûté, que tes légions défendirent avec cette valeur qu'on puiſe dans ton ſein; où la facilité de caractère,

la douceur de mœurs, la franche gaieté que tu donnes à tes enfans, avaient fait chérir ta puissance, & respecter ton nom. O ma patrie! j'étois trop jeune alors pour partager ton deuil; souffre aujourd'hui que je partage ta gloire!

Si quelquefois le courage des Barbares ou les fautes des Consuls de Rome éloignaient la victoire de ses aigles, riche des dépouilles des nations, Rome se relevait plus superbe; & loin de l'abbatre, un revers étoit pour elle la source des plus éclatans succès. L'or des peuples soumis réparait ses désastres, & servait ses vengeances. Pour le bonheur de l'Europe moderne, il n'en est pas ainsi des différens Etats qui sont les grandes divisions de cette belle contrée. Tous ont à peu près les mêmes lumières, les mêmes arts, les mêmes forces. Il n'en est aucun à qui une victoire ne soit presque aussi funeste qu'une défaite. Lorsque la France & l'Angleterre donnèrent la paix au monde, la nation qui avait régné sur

toutes les mers, qui arrachait à ſa rivale des poſſeſſions ſi vaſtes & ſi chères, qui s'enorgueilliſſait de l'immenſité de ſes acquiſitions, ne put devoir une ſi étonnante grandeur qu'à des dépenſes plus étonnantes encore. Redoutée de la maiſon de Bourbon, enviée de l'Europe, elle pleura ſa gloire. Ses adminiſtrateurs la chargèrent d'impôts, dont les vexations multipliées perſuadèrent ſans doute au peuple que ſous tous les gouvernemens, c'eſt pour lui une choſe égale d'avoir à payer des armées triomphantes, ou des armées vaincues. Cette ſituation dans laquelle il n'eſt pas plus extraordinaire de voir les empires que les familles (combien de fois, hélas, on excita la haine, lorſqu'on devait inſpirer la pitié !), cette ſituation pénible tourna les yeux de la Grande-Bretagne ſur ſes établiſſemens de l'Amérique Septentrionale. Dans la criſe violente qui la tourmentait, elle crut que ſes Colonies devaient partager le fardeau des tributs, & la ſoulager dans

l'entretien de la puiſſance publique. Elle penſa bien alors ; mais elle exigea ce qu'il fallait demander, & elle ſe trompa.

Il n'eſt pas moins dangereux de combattre les ſentimens des peuples, que leurs forces ; & peut-être ce n'eſt pas une erreur de croire que l'art ſi difficile de gouverner les hommes exige plus de talens pour captiver leurs cœurs, que pour enchaîner leurs bras. Ou le Miniſtère Britannique avait oublié cette vérité que chaque page de ſes annales aurait dû lui rappeller ; ou, dans ſon inquiétude ombrageuſe, il forma le projet non moins inſenſé que cruel d'humilier & d'avilir ſes Colons Américains, dont il mépriſait le caractère pacifique & tranquille, mais dont il devait reſpecter les droits. C'en eſt un ſacré pour tous les hommes, qui, dans leurs premières aſſociations, fut probablement exercé par chacun d'eux, mais qui depuis leur fut arraché, comme tant d'autres, que celui de s'impoſer ſoi-même.

Les Anglais, dont la deſtinée ſingulière

fut d'être preſque toujours gouvernés par des Princes étrangers, mais qui conſervèrent, dans tous les âges, la plus mâle énergie au milieu des révolutions de leur Iſle orageuſe, combattirent long-tems pour la conſervation de ce précieux privilége. Lorſqu'en 1688 ils permirent à un Prince ambitieux (1) & d'un génie profond, de précipiter ſon beau-père d'un trône marqué par tant de chûtes effrayantes, ils lui firent promettre de reſpecter ce droit qu'ils avaient diſputé à leurs Souverains légitimes, & qu'ils ne pouvaient ſans abſurdité laiſſer envahir par un homme qui était trop heureux d'obtenir le titre de Roi qu'il achetait par un crime domeſtique, qui le rendait l'égal de Louis XIV, & qui ouvrait la plus vaſte carrière aux vengeances qu'il méditait contre ce Monarque, dont l'ame fut élevée, tant qu'il ne ſe laiſſa pas dominer par les conſeillers coupables qui égarèrent ſa vieilleſſe.

---

(1) Guillaume III.

Ce droit appartenait aux Anglais d'Amérique, comme aux Anglais d'Europe. L'acte du timbre (1) y porta la première atteinte, & l'acte déclaratoire (2) l'offensa de la manière la plus sanglante. Le premier fut supprimé, mais remplacé par un nouvel impôt sur le thé (3) & sur plusieurs marchandises Anglaises que la Métropole forçait les Américains de recevoir de ses ports, & qu'ils ne pouvaient fabriquer eux-mêmes, parce que l'agriculture était presque le seul art cultivé dans leurs contrées, où les arts méchaniques étaient encore au berceau. Cet ordre, émané du Parlement de la Grande-

---

(1) L'acte du timbre fut porté en 1764.

Nous n'indiquerons que les principales dates pour ne pas multiplier les notes.

(2) Il attribuait au Parlement d'Angleterre le droit de lier l'Amérique dans tous les cas quelconques.

(3) En 1767. Ce ne fut qu'en 1773 que le Ministère Britannique ordonna la perception de l'impôt sur le thé.

Bretagne dut faire comprendre à ſes Colonies, que leur mère-patrie était devenue pour elles une marâtre inſidieuſe & barbare. Elles pouſsèrent des cris qui ne furent point entendus, s'indignèrent, brûlèrent elles-mêmes cette feuille précieuſe à laquelle l'avarice voulait mettre un prix contraire à leurs privilèges, exposèrent leurs droits qu'elles devaient ſi bien défendre un jour, & préſentèrent aux Philoſophes le plus beau ſpectacle qu'on puiſſe voir ſous le ciel : celui de pluſieurs nations qui ſe préparèrent à repouſſer la tyrannie avec le courage qui ſied à des hommes.

La Cour & le Parlement s'irritèrent. Le port de Boſton fut fermé (1), de Boſton dont les fondemens furent arroſés du ſang des Martyrs de la perſécution preſbitérienne, mais qui devint dans la ſuite un des plus ſacrés aſiles de la tolérance; de Boſton, qui dut rapidement

(1) Le 13 mars 1774.

à la plus heureuse situation de l'univers des habitans & des amis; de Boston, où le sang des Américains avait déja coulé sous le fer des Légionnaires Anglais; de Boston enfin, qui sut acquérir de grandes richesses sans exciter l'envie de ses voisins. On avoit cru en Angleterre que l'interdiction du port de cette ville puissante jetterait des semences de division entre elle & les Cités qui étaient appellées par la nature à profiter du commerce qu'on lui défendait de faire. On l'avait cru! Qu'ils étaient loin de soupçonner l'attachement inviolable qu'on doit à ses concitoyens quand ils sont opprimés, ceux qui avaient pensé que les voisins de Boston voudraient élever sur ses ruines une fortune avilie! Tous furent généreux, & n'étonnèrent que la Grande-Bretagne. De l'une à l'autre extrémité de ce Continent, si mal jugé par les Ministres Anglais, la liberté parla. Climat, religion, commerce, tout était différent; mais l'ame était la même. *S'unir* ou *mourir* fut le

cri des habitans de Newport; il le fut bientôt de tous les Américains.

Ces hommes, qui avaient dans les mœurs cette ſimplicité qui honore & qui rend heureux les peuples agricoles, & dans le cœur cette bonté qui paraît être le premier appanage de l'homme, & qui l'eſt communément de ſon enfance, mais qui, dans nos ſociétés mal organiſées, n'a pu réſiſter au choc des paſſions & à la lutte des intérêts; ces hommes à qui le Philoſophe eût été tenté de refuſer l'énergie qui développe les caractères & qui produit les grandes choſes, s'animent & parlent de combattre. Ceux à qui la nature a donné du talent, l'offrent à la patrie; & la patrie reçoit avec reconnoiſſance, lit avec tranſport ces écrits dont un goût froid & monotone ne calcula pas les beautés, mais que le patriotiſme inſpira & que traça la ſenſibilité. Enthouſiaſme, feu ſacré qui deſcendit du ciel ſur la terre pour échauffer les imaginations de ceux à qui l'Être ſuprême a

réſervé une deſtinée illuſtre, créateur de prodiges, conſolateur des grands hommes perſécutés; enthouſiaſme, tu conduiſis Léonidas aux Thermophiles, où il obtint la mort la plus glorieuſe qui ait jamais ſignalé le dernier jour de l'homme: tu tourmentais Thémiſtocle, lorſque les trophées de Miltiade lui ôtaient le ſommeil; Céſar, lorſque la ſtatue d'Alexandre faiſait couler ſes larmes; Guſtave Waza, lorſque, plongé par le malheur dans les mines de la Dalecarlie, ſon génie s'élançait des ſouterrains qui le dérobaient à l'œil du tyran de la Suède, méditait ſon expulſion & le ſalut de ſon pays: tu enflammas les habitans de trois cantons ſauvages, lorſqu'ils jettèrent les fondemens d'une république qui paraît devoir être éternelle, & qui a vu, ſans effroi, frémir ſi ſouvent autour d'elle les nations altières qu'offenſait ſa liberté, comme les montagnes qui l'environnent voient avec tranquillité ſe former les orages, & oppoſent un front calme & iné-

branlable aux ſureurs des tempêtes : tu enflammas les Bataves, lorſqu'ils bravèrent le Démon du Midi & conquirent l'indépendance, malgré le Duc d'Albe & les tréſors du Potoſe ; enthouſiaſme, ce fut par toi que s'opérèrent ces événemens qui honorent l'eſpèce humaine ; il ſe rencontrait cependant encore des hommes petits & ſans paſſions qui te calomniaient, mais tu animes les Américains ; & le courage de ces peuples va prouver ta puiſſance à ceux qui la niaient, parce qu'ils ne la ſentaient pas.

Cette liberté qui eſt ſi chère à l'homme, que les Tyrans n'ont pu encore en étouffer l'amour, jette des cris puiſſants qui rétentiſſent dans tous les cœurs. Par-tout on s'aſſemble. La communication des penſées ajoute à leur énergie. Chaque Province envoie des Députés à Philadelphie (1). Ils y forment un Congrès qui établit

---

(1) Le Congrès-Général s'ouvrit à Philadelphie le 2 ſeptembre 1774.

l'aſſociation fédérative de ces diverſes contrées, qui préſide à leurs mouvemens généraux, & qui laiſſe à chacune d'elles le ſoin de promulguer des loix particulières. Le Sénat de Rome avait paru à Cynéas une aſſemblée de Rois ; le Sénat de Philadelphie va paraître aux Philoſophes une aſſemblée de Sages. Il réclame les droits des peuples qui lui en ont confié le dépôt précieux & ſacré. Il dit aux Anglais : « Nous conſerverons notre li- » berté, ou nous la défendrons ». Le miniſtère de George III s'égare, & donne des ordres de deſtruction. L'Exington (1) eſt le premier théatre de cette guerre qui peut, par l'événement glorieux qui doit la couronner, faire pardonner peut-être aux autres guerres leurs déſaſtres & leur inutilité. Gages aſſiége Charles-Town, Waren le défend. Il y périt (2). Victime généreuſe & trop tôt ſacrifiée !

(1) Le 19 avril 1775.
(2) Le 17 juin 1775.

La patrie rend à ſon ombre des honneurs qui enflamment ſes concitoyens dont les cœurs bondiſſent, ſoulevés par une ſainte indignation, & qui jurent aux mânes de ce héros de punir les incendiaires de Charles-Town. Le génie de Francklin (1) lui conſacre un hymne de reconnaiſſance & d'amour.

Tout reſpire la guerre. Les champs, les atteliers ſont abandonnés par des hommes ſimples, que le patriotiſme, & non une diſcipline aviliſſante, remplira du courage héroïque qui diſtingue les vieilles Bandes de l'Europe. On forme des milices qui combattront ſous les drapeaux de l'égalité républicaine & de la diſcipline paternelle, qui ſeule peut donner aux

---

(1) On trouvera à la fin de ce Diſcours quelques extraits de l'Oraiſon funèbre du Général Waren, prononcée par M. Francklin. Nous avons cru faire plaiſir à nos Lecteurs, en leur offrant ces précieux morceaux tels qu'on les trouve traduits dans l'Obſervateur Américain, tome 3, dixieme Quinzaine, 30 novemb. 1776.

Chefs une autorité chérie, & inſpirer aux ſubalternes une obéiſſance non ſervile. On élit les Généraux, & les Généraux ſe montreront dignes du choix de leur patrie. Paraiſſez, hommes célèbres qui dûtes à la confiance de vos concitoyens, l'honneur de les conduire au combat. Vous commanderez de braves gens; & ſous vos ordres, ces braves gens ſentiront doubler leurs forces, feront des miracles, & aſſocieront leur gloire à celle des milices immortelles qui, dans tous les âges & dans tous les pays, conſacrèrent leur vaillance à la cauſe auguſte de la liberté. Montgomery, qui reçûtes la mort ſous des remparts (1) illuſtrés, trois luſtres avant, par le courage Français, Kalb, Granſwort, Sarque, Hopkins, Paul-Jones, Putnam, Gates, Green, Sterling, Lincoln, Stuben, Wayne, Morgan, Duportail, la Fayette, & toi, Washington, homme étonnant qui honoreras dans la poſtérité le ſiécle de Frédéric; vous tous Officiers & ſoldats qui offrîtes

(1) De Québec.

à l'Amérique votre repos & votre ſang, recevez ici l'hommage libre d'un Français qui n'a pas été aſſez heureux pour combattre ſur votre ſol & près de vos enſeignes, mais qui a eu l'honneur de prendre part, ſur les deux élémens, à la grande querelle que l'Angleterre a faite à ſa patrie qui, peut-être, a éloigné de vous les fers de l'oppreſſion.

Que la Grande-Bretagne raſſemble ſes légions; qu'elle ſollicite, achete des ſoldats étrangers, commerce inhumain, qui eſt un des crimes que l'avenir reprochera à notre âge; qu'elle arme ſes vaiſſeaux, qu'elle les charge de tous les inſtrumens de la mort; que ces navires formidables, qui jadis apportaient aux Colons Anglais des amis & des défenſeurs, vomiſſent ſur leurs bords des ennemis & des ſtipendiaires; les Américains ſont prêts; Washington les commande, ils ne craindront rien.

Ce n'eſt point l'hiſtoire de la guerre Américaine que nous prétendons tracer

d'une main trop faible pour tenir le burin qui grave pour les tems futurs le récit des illustres révolutions. L'expérience nous a appris que pour peindre les scènes sanglantes de la guerre, il faut y avoir joué un rôle. Bornons-nous à offrir un tableau rapide des principaux événemens qui donnèrent un si grand éclat à l'intrépidité des insurgents & à la politique bienfaisante des Bourbons.

Gages ne commandait plus les armées Anglaises dans le Continent septentrional ; Howe lui avait succédé. Washington l'environne, le serre & le force d'évacuer Boston (1). Ce premier triomphe de l'Amérique dut bien faire espérer d'elle aux contemplateurs vertueux qui, loin des Cours & des combats, observent les nations & font des vœux pour leur félicité. Les succès de Washington, la fuite de Howe, occupèrent l'Europe, surprirent la Grande-Bretagne, & préparèrent

(1) Le 24 mars 1776.

un de ces événemens qui ſont époque dans les Annales du monde, ſur leſquels les contemporains ſenſibles repoſent avec délices leur cœur & leurs yeux, & qui ſont l'objet reſpectable des bénédictions de la poſtérité.

Jour heureux, jour ſacré, jour qui, dans tous les ſiécles, fera pâlir les tyrans ſur leur trône, que celui où le Congrès-Général de l'Amérique-Anglaiſe déclara l'indépendance (1) de cette contrée que la nature avait rendue puiſſante, & qu'elle deſtinait à la liberté!

Qu'ils ſeront grands chez nos derniers neveux, ceux qui ſe débattant avec la force & la fierté du génie ſous les chaînes qui peſaient déja ſur l'Amérique, les briſèrent d'une main généreuſe, & ſignalèrent l'indépendance de leur ame par la déclaration de celle de leur patrie! Nous prononçons, nous liſons avec reſpect les noms glorieux ſans doute, mais trop

(1) Le 4 juillet 1776.

flattés peut-être des fondateurs de quelques Républiques de l'antiquité. On entretient notre enfance de leurs actions; notre vieillesse les exagere comme toutes les idées que l'esprit de l'homme adopta dans ses premieres années, & parce que le passé est toujours extraordinaire aux yeux & dans la bouche des vieillards. Le pinceau, le burin de nos Artistes reproduisent les traits; les écrits de nos Philosophes, les vers de nos Poëtes célèbrent à l'envi les vertus de ces héros qui arrivent à nous chargés des hommages de tous les peuples & de tous les tems. Quand à travers les révolutions phisiques que le globe doit éprouver, & les changemens politiques que les passions des Rois & des Sujets doivent opérer dans les Empires, l'admiration religieuse des générations qui se seront succédées, apportera aux âges les plus reculés les noms des Francklin, des Hankook, des Adams; ces grands hommes paraîtront environnés de tous les rayons de la gloire; & comme

leur renommée n'a d'autres bornes que celles de la terre, leur immortalité n'aura d'autre fin que celle de l'univers.

L'Angleterre frémit; Howe veut faire oublier Boſton, conquiert l'Iſle-Longue & New-York. Washington obéit aux circonſtances. Il rappelle, égale Fabius & Céſar, il temporiſe comme le ſage Conſul qui ſut fuir devant Annibal; il vole comme le vainqueur de Pharnace. La retraite vers la Delaware au travers des Jerſeys, la priſe des Heſſois à Trenton (1), la bataille de Prince-Town, prouvent la flexibilité de ſes talens, auxquels l'action de Montmouth & la conquête d'York donneront un nouveau luſtre. Le terme des enrôlemens étoit expiré; ſes drapeaux flottaient abandonnés, & appellaient de nouveaux combattans. Tout s'arme, tout promet à ce héros de nouvelles victoires.

---

(1) Le 25 décembre 1776, la priſe des Forts Washington & Lée cauſa la retraite vers la Delawarre.

La Grande-Bretagne fait de vains efforts; ses légions occupent (1) Philadelphie qu'elles évacueront. Eloigné de cette ville, qui fut son berceau, le Congrès continue ses opérations, & dans ces momens dangereux manifeste sa vigueur par des loix courageuses. Une nouvelle scène se prépare. Burgoyne marche, suivi d'une armée nombreuse & de ces Sauvages qui étaient heureux avant que l'Europe leur eût apporté ses vices sans leur communiquer ses vertus. Il entre triomphant à Triconderago, poursuit audacieusement ses projets, permet des ravages qui indignent, qui réunissent les Américains, est harcelé par des ennemis qui se multiplient, voit périr ses soldats que la faim dévore, & se rend (2) à l'heureux Gates, dont l'Angleterre honore l'humanité, & dont

(1) L'armée Britannique y entra le 30 septembre 1777, après la petite victoire de Brandiswine.

(2) A Saratoga le 13 octobre 1777, suivant Raynal, & le 16, suivant la Gazette de France.

les deux Mondes étonnés célèbrent la victoire.

Ce désastre retentit dans l'Isle superbe qui en est la victime, & jette dans le cœur de ses Ministres la douleur de l'orgueil humilié. Le Parlement nomme des Commissaires chargés de porter en Amérique des bills conciliateurs. Le cabinet de S. James offre la paix aux Américains, leur propose la guerre contre la France, & couvre du voile des ténèbres cette démarche qui accuse à la fois sa faiblesse contre les insurgents & sa haine contre les Français. Il ordonne des armemens prodigieux dont il ne croit pas sans doute que l'objet puisse être long-tems un mystère pour les Puissances qui suivent les résultats publics de ses délibérations.

Depuis long-tems les vaisseaux Anglais exerçaient sur les mers des hostilités & des brigandages que la Cour de Londres approuvait, puisqu'elle ne les punissait pas.

Alors se manifesta la sage politique de

Louis XVI. La victoire de Gates, la légitimité des droits de ces peuples ſimples & braves que la Grande-Bretagne avait repouſſés de ſon ſein avec la cruauté monſtrueuſe d'une mère dénaturée ; ſes projets, ſes préparatifs de guerre, l'orgueil de ſes prétentions, ſes dénis de juſtice, la raiſon d'Etat, décidèrent enfin Louis XVI à conclure (1) avec les Colonies confédérées un traité d'amitié & de commerce. Qu'ils ſe réjouiſſent au fond de leurs cœurs, ceux qui appellaient du ſein des déſerts de l'Amérique un vengeur de ce malheureux hémiſphère ! Ils adreſſaient au Ciel des vœux pour la liberté de ce continent, & le Ciel les a entendus.

Le Roi va s'armer, & choiſit d'Eſtaing pour commander ſes forces. Le pavillon des Lys flotte à Boſton. Les Léopards ont toujours la même fierté, mais n'inſpirent plus la même terreur ; & peu s'en faut

(1) Le 6 février 1778.

que ſur les mers d'Oueſſant (1) la victoire n'attache ſes lauriers aux vaiſſeaux de Louis XVI. La conquête de la Grenade, la défaite de Biron, rendent moins amer à la patrie le ſouvenir des playes récentes encore qu'elle reçut à l'attaque de Sainte-Lucie, & donnent dans l'Archipel Américain, une ſplendeur impoſante aux armes Françaiſes qui y furent ſi malheureuſes pendant la dernière guerre. Le monde prend part à ces débats ſanglans. Le trône antique de la Maiſon de Bourbon réunit ſes rameaux (2); & ſous ſon ombrage immenſe, l'Amérique ſent croître ſa force & ſon audace. Stoni-Point cède au Général Wayne & à l'impétuoſité Françaiſe (3). Les Anglais évacuent Rode-

---

(1) Le 27 juillet 1778.

(2) La Déclaration du Roi d'Eſpagne fut lue dans les deux Chambres du Parlement d'Angleterre le 17 juin 1779.

(3) M. de Fleuri, Major au Régiment de Saintonge, & Lieutenant-Colonel au ſervice des Etats-Unis, fit à l'attaque de ce Fort une

Iſland. Breſt voit une armée dans ſon ſein, & ſous les ordres d'un Général célèbre, cette armée part (1), & va porter & ſoutenir en Amérique la gloire de la Nation. La priſe de Savanahc par Campbell, la défenſe de cette place par Prevoſt avaient multiplié en Géorgie les calamités de la guerre. La Caroline Méridionale éprouve le même ſort. Charles-Town ouvre ſes portes à Clinton (2). Rodney & Guichen meſurent trois fois leurs forces. Cornowalis venge Burgoine, & bat (3) Gates près de Camden. Le

---

action ſuperbe, en mémoire de laquelle le Congrès a fait frapper une médaille qui lui a été remiſe par M. Francklin. *Dans l'affaire*, dit le Général Washington dans ſa lettre au Congrès, *M. de Fleuri, commandant une des attaques, fut le premier qui ſauta dans le Fort, & prit le pavillon Anglais de ſa propre main.*

(1) L'armée du Comte de Rochambeau appareilla de Breſt le 2 mai 1780.

(2) Le 12 mai 1780.

(3) Le 16 août 1780.

pavillon Anglais outrage celui des Etats-Généraux, & l'Europe apprend avec étonnement que la Grande-Bretagne a déclaré (1) la guerre à la Hollande. Le Vainqueur de Camden cueille de nouvelles palmes près de Guilford. Green fait une superbe retraite, & développe un de ces génies rares qui puisent de nouvelles ressources au sein des désastres, & qui se montrent d'autant plus grands, qu'ils paraissaient devoir être plus abbatus. Les Hollandais se souviennent de Ruyter; Zoutman défait (2) Hyde-Parker, & est remercié par son pays. La Fayette se soutient en Virginie, où Cornowalis s'enfonce. L'armée de Rochambeau s'ébranle. Le Ciel couronne d'un succès inouï les plus vastes combinaisons. Quatre Corps se joignent, investissent, pressent Corno-

(1) Le manifeste de Georges III est du 20 décembre 1780.

(2) Le 5 août 1781.

walis. Il capitule (1), & ſon armée priſonnière courbe ſes drapeaux orgueilleux devant les enſeignes ruſtiques de celles de Washington. Mahon tombe (2). S. Chriſtophe ſe rend. Les mers des deux Indes ſont rougies le même (3) jour du ſang des Européens. Suffren annonce à ſon rival un ennemi terrible. Rodney triomphe. *Excedat illa dies !* Le talent aſſiège Gibraltar, le bonheur le ſauve (4). La France & l'Eſpagne réuniſſent à Cadix leurs légions & leurs flottes. D'Eſtaing les conduira ; l'Angleterre s'intimide ; on négocie ; la paix ſe conclud (5) ; l'Amérique eſt indépendante.

---

(1) Le 18 octobre 1781.

(2) Le 4 février 1782.

(3) Le 12 avril 1782.

(4) Le 13 ſeptembre 1782.

(5) Les articles proviſionnels de la paix entre la Grande-Bretagne & les Etats-Unis de l'Amérique furent ſignés à Paris le 30 novembre 1782, & le traité définitif le 3 ſeptembre 1783.

Attachons nos regards ſur cette révolution, & après avoir eſſayé de peindre les cauſes politiques qui la préparèrent & les ſuccès militaires qui l'ont terminée, offrons à nos Lecteurs quelques traits du vaſte tableau qu'elle préſente aux réflexions des Hiſtoriens.

Que pour conquérir une proſtituée, Agamemnon ait détruit la ville de Dardames ; qu'après avoir détrôné le grand Roi, Alexandre ait porté ſon ambition aux limites de la terre ; qu'aux champs de Pharſale Céſar ait vaincu & ſoumis ſa patrie ; qu'Attila ait fait trembler Rome qui vacillait ſur ſes fondemens ; que tous les imitateurs du Macédonien aient été pour l'Orient des Géans à cent mille bras qui déſolèrent cette malheureuſe portion du globe ; que Charles-Quint ait tourmenté l'Europe ; ces événemens eurent pour auteurs des hommes d'un génie hardi & d'un cœur corrompu. Ils ne purent donner aux Empires de ſi fortes agitations, ſans trouver devant eux des

obſtacles, & ſans en triompher. Mais la longue faibleſſe du genre humain qui, depuis tant de ſiécles, le retient ſous les liſières de l'enfance, & qui, de nos jours, lui inſpire encore pour tout ce qui eſt puiſſant un reſpect ſuperſtitieux, ſervit ces hommes entreprenans; & ce fut avec les mains de leurs premiers eſclaves qu'ils forgèrent les chaînes des Nations dont ils firent la conquête. Oh! combien notre eſpèce orgueilleuſe & petite eſt faite pour l'eſclavage! Oh! combien en gémit, ou plutôt s'en indigne celui qui mieux organiſé peut-être, mais non plus heureux que les autres, a reçu de la nature une ame de feu & un mâle caractère! Si l'homme a perdu tant de fois la franche liberté de ſes mouvemens, l'obſervateur éclairé accuſe plutôt de cette dégradation le penchant de ſes ſemblables à la ſervitude, qu'il n'en fait honneur aux talens de leurs deſpotes. Quand, après avoir contemplé l'humanité foulée par des méchans qui n'eurent preſque qu'une grande

puiſſance, il veut ranimer ſon cœur flétri par ces triſtes images, il porte ſes yeux ſur les heureuſes contrées qui enfantèrent des héros, & qui obtinrent par leur courage une noble indépendance.

La ligue des Achéens dut ſa force à Aratus & ſa gloire à Philopemen. Quatre citoyens fondèrent la liberté Helvétique. Un Prince fonda la liberté Hollandaiſe.

Ces événemens furent grands; ils influèrent puiſſamment ſur le bonheur ſi rare de l'humanité. Mais s'il eſt vrai qu'on ne doive comparer & juger les entrepriſes humaines que par les difficultés qui s'opposèrent à leurs ſuccès, & par les événemens qui furent, pour ainſi dire, leur cortège; oſons examiner ſi la révolution Américaine n'a pas exigé des libérateurs du nouveau Monde des talens & un courage auſſi étendus qu'en exigèrent de leurs Auteurs les mutations politiques que nous venons d'indiquer, & ſi les événemens qui l'ont accompagnée & qui la ſuivront ne méritent pas, autant que les faits qui

tinrent à ces mémorables changemens, l'admiration des contemporains & de la postérité. Loin de nous l'idée d'outrager les grands hommes qui ne sont plus, pour élever au-dessus de leur gloire la gloire des grands hommes qui vivent encore ! Ceux-ci seroient nos premiers accusateurs, plus indignés de l'injure que nous aurions fait à l'antique renommée de ces Héros, que flattés des éloges que leur aurait prodigué notre bassesse.

Victime de ses propres fureurs, de Philippe & d'Alexandre, la Grèce avait perdu la force qu'elle avait reçue de la confédération de ses Républiques & l'énergie que lui avaient donnée Marathon, Salamine & Platée. Il ne lui restait plus qu'à pleurer les grands hommes qui l'avaient embellie de leur gloire. Le génie de la guerre & des lettres présidait moins à ses destins. Les talens d'Epaminondas & de son ami étaient descendus avec eux dans la tombe. Socrate avait bu la ciguë. La mort de Platon & d'Aristote

avait mis la Philoſophie en deuil. La muſe tragique ne trouvait plus de Sophocle ; la tribune ne recevait plus de Démoſthènes. Les œuvres manièrées des arts, qui par-tout ont remplacé leur *beau-faire* & la majeſté de leurs formes, ſervaient la molleſſe des Grecs après avoir corrompu leur goût, & des Sophiſtes & des Courtiſanes les tenaient aſſoupis entre les ruines de leur liberté. Thebes n'était plus; Athènes avait empoiſonné Sophion ; Sparte s'était ſouillée du ſang d'Agis, lorſqu'au milieu des guerres que multiplia l'ambition des ſucceſſeurs d'Alexandre, comme s'il fût né pour faire le malheur des hommes pendant ſa vie & après ſa mort, la liberté releva ſa tête, & trouva un aſile dans le Péloponèſe.

Cette contrée, que la Laconie & l'Attique avaient rendue le théâtre de leur rivalité, renfermait pluſieurs villes qui s'étaient réunies par une fédération dont l'égalité était la baſe, que Philippe

& Alexandre n'enveloppèrent pas dans les troubles dont ils agitèrent la Grèce, mais qui furent moins respectées par leurs successeurs. Les Rois de Macédoine soumirent plusieurs de ces Cités. La tyrannie intestine donna des fers à d'autres, & l'union de ces petites Républiques fut rompue.

Mais Sycione avait vu rompre Aratus; Sycione qui dut à ce bon citoyen l'expulsion d'un oppresseur obscur (1), & le bonheur honorable de s'allier aux villes courageuses qui, après avoir jetté loin d'elles les chaînes de leurs nouveaux maîtres, formèrent une seconde ligue. Seul Chef de cette nouvelle association, Aratus donna à ses concitoyens les plus grands exemples de patriotisme & aux négociateurs les plus grandes leçons de politique. Epié par les Cours de Macédoine, d'Egypte & de Syrie, attaqué par Lacédemone, il soutint l'Achaye au milieu de ces voisins inquiets & dangereux.

(1) Nicoclès.

Il fut peut-être le seul homme qui aurait pu rendre à la Grèce la fortune & la gloire que lui avaient fait perdre ses divisions, l'or de l'Asie & l'exil de ses Héros. Mais le Ciel, en lui donnant un beau génie & de sublimes vertus, le plaça dans ces tems malheureux où le génie ne peut que rallentir la chûte des Empires, & où les vertus d'un seul sont des reproches pour tous les autres.

De tous les Rois qui héritèrent d'Alexandre, Philippe se montra d'abord le plus digne de porter une de ses couronnes. Heureuse la Grèce, heureux ce Monarque, s'il ne se fût jamais écarté des sentiers que lui avait frayés la prudence d'Aratus! Mais Rome avait été vaincue; Thrasimène trompa Philippe; il forma des projets contre l'Italie. Son ambition appella la vengeance du Sénat Romain. Allié des Etoliens (1), empoisonneur

(1) Il fit la paix avec ce peuple, lorsqu'il voulut porter la guerre en Italie. Mais sept ans

d'Aratus, devenu l'ennemi des Achéens, vaincu à Cynocéphale, Philippe donna les premières secousses à l'édifice élevé par Aratus, édifice que soutint Philopémen, & que détruisit l'incendiaire (1) de Corinthe.

Rome asservit l'univers; la liberté disparaît. Venise l'appelle dans ses lagunes, où, depuis 1200 ans, elle frissonne entre le despotisme & la crainte, entre le soupçon & le silence. Mais le courage de deux peuples lui consacrera deux nouveaux autels, & comme elle recouvrera ses droits, elle reprendra sa franchise.

Tout dans notre Occident était despote ou esclave. L'Autriche opprimait l'Helvétie. Il s'y trouva des ames fortes; on conspira; Guillaume Tell fut un des conjurateurs. Ces hommes intrépides at-

---

après, quand les Romains descendus en Illyrie, eurent remporté plusieurs avantages sur le Prince, les Etoliens l'abandonnèrent, & se déclarèrent pour Rome.

(1) Le Consul Mummius.

tirèrent & réunirent Schweitz, Uri & Undervald. Guillaume vengea ſon pays d'un tyran ſubalterne. Griſler fut immolé. La révolte éclata, & la démolition des châteaux de la féodalité fut le premier ouvrage d'un peuple qui devait reſter libre au milieu de l'eſclavage de l'Europe. Albert d'Autriche mourut, Léopold adopta ſes projets de vengeance. Morgate rappella les Thermophiles, & devint plus cher à la poſtérité. Léonidas expira ſous les coups des Perſes qui ravagèrent la Grèce; les Suiſſes repouſsèrent les Autrichiens, & ſauvèrent leur liberté. Sempach, Weſen, Grandſon, Morat, Nanci & pluſieurs autres lieux rendus célébres par les triomphes des Helvétiens effrayèrent l'ambition des Rois, & tranſmirent aux races futures d'éclatans témoignages de la valeur de cette nation.

Les premières années du quatorzième ſiécle furent l'époque de cette belle ré-

volution. Des payſans (1) la préparèrent; un peuple ſimple la conſomma. Rome alors avec ſes Bulles, le gouvernement féodal avec ſes mille bras, épouvantaient les Monarques & tourmentaient les peuples. Dans ces tems d'opprobre & de ſervitude, les Suiſſes furent les ſeuls qui ſentirent leurs droits. Ils les défendirent avec l'héroïſme que méritait leur cauſe, & les conſervèrent avec la noble ſimplicité qui les caractériſe. Comme les Vénitiens, ils eurent la gloire de montrer à l'Europe le chemin de l'honneur de la liberté; & aux yeux de l'homme, cette gloire n'eſt-elle pas la plus pure comme la moins périſſable?

Deux cents ans s'écoulèrent avant que le genre humain fût aſſez avancé pour imiter la Suiſſe. Au commencement du ſeizième ſiécle, après tant de calamités

(1) Les fondateurs de la liberté helvétique ſe nommaient Melehtad, Stauſſacher & Waltherfurst.

& un ſi long ſommeil il parut s'éveiller, & tandis qu'en Italie les beaux arts ſortaient triomphans de la pouſſière du tombeau, le Septentrion eſſayait ſes forces & chaſſait des tyrans. Les deux Baſilides ne civiliſaient pas la Moſcovie, mais la délivraient, par leurs victoires, des tributs qu'elle payait aux Tartares. Le Danemarck arrachait à Chriſtiern II (1) deux couronnes qu'il deshonorait; la Suède lui en ôtait une qu'il avait ſouillée, & la donnait à ſon libérateur.

Le fils de Charles-Quint portait tous les ſceptres de ſon père, excepté celui de l'Empire. Son tréſor engloutiſſait les richeſſes des deux Mondes; les premiers Capitaines de l'Europe commandaient ſes armées. Fanatique & deſpote, il voulut courber les Flamands ſous le double joug de l'intolérance & de la tyrannie. Ces

(1) Frédéric, Duc de Holstein, lui ſuccéda en Danemarck & en Norwège; Guſtave-Waza en Suède.

peuples eurent recours à la première arme que le Ciel ait donné aux hommes, quoi qu'en disent les mauvais Princes qui la craignent : l'exercice de leurs forces. Philippe chargea le Duc d'Albe, méchant comme lui, mais plus courageux, de réduire les rébelles. Le sang des Comtes d'Egmont & de Horne coula & demanda vengeance. Guillaume de Nassau parut. Les peuples suivirent ses drapeaux. On y lisait : *Pour la Loi, pour les Peuples & pour la Patrie.* Vaincu d'abord, mais toujours redoutable, conseillé par Coligny, maître de la Brille, il enflamma les imaginations qu'aigrissaient les barbaries de l'envoyé de Philippe. Le fils de ce Ministre féroce mit le siége devant Harlem. Cette place fut attaquée & défendue avec cette opiniâtreté terrible qui est le premier caractère des guerres civiles & religieuses. Requesens avait remplacé le Duc d'Albe. Sous sa faible & courte administration, la révolte avait triomphé

triomphé (1) du Souverain des Espagnes & des Indes. Philippe fit un choix immortel. Dom Juan d'Autriche succéda à Requesens, & eut pour successeur un plus grand homme que lui : Alexandre Farnèse. Digne rival de ces Généraux fameux, Guillaume ne fut point épouvanté de leurs talens. Non moins habile négociateur qu'heureux Capitaine, il réunit les confédérés à Utrecht, & leur fit signer (2) l'acte solemnel de leur indépendance. Elu Stathouder, assassiné par le fanatisme, il laissa à Maurice, mauvais citoyen, mais grand Général, l'honneur d'achever l'ouvrage de la liberté. Comme Guillaume, Maurice combattit le conquérant d'Anvers. Il eut encore pour adversaires l'Archiduc Albert & Spinola ; mais sa gloire s'en accrut. La destruction des forces Espagnoles à Neuport, les villes (3) qu'il prit, les

(1) Au Siége de Leyde en 1574.

(2) En 1579.

(3) 38 & 45 Châteaux.

batailles qu'il gagna (1), ses triomphes qui forcèrent la Cour de Madrid à reconnaître la souveraineté de la Hollande (2), brillante alors de force & de bonheur, lui donnèrent le premier rang parmi les Héros de son siécle.

Telle est donc la misère de l'homme, que l'histoire de sa civilisation n'est presque que celle de son esclavage, & que de tous les peuples qui refusèrent de plier la tête sous le joug de l'oppression, trois seulement par leur intrépide vertu & l'usage généreux de leur liberté méritèrent de figurer sur le théâtre du monde. Parais, Amérique, & viens t'unir à l'Achaye, la Suisse & la Hollande. L'Achaye n'est plus ; comme tous les autres, elle a tombé sous Rome. Mais la Suisse & la Hollande sont encore, &, supposé qu'elles soient dégénérées, ton courage les ranimera. Parais, la Suisse & la Hollande te saluent, comme l'Univers te félicite !

---

(1) Trois.

(2) En 1609.

Qu'ils eurent un génie puissant les fondateurs de ces Républiques ! Ils eurent à vaincre les plus grandes difficultés & les vainquirent. Créateurs des événemens, ils profitèrent du passé, regnèrent sur le présent, & préparèrent l'avenir.

La première ligue des Achéens servit de modèle à leur seconde alliance. Celle-ci était déja formée, lorsqu'Aratus y réunit sa patrie. Il ne fut pas l'auteur de ce systême fédératif ; mais il en fut le conservateur, & qu'il fut grand encore ! La corruption des Grecs, la puissance de la Macédoine, les soupçons de la Syrie, de l'Egypte, la jalousie de Lacédémone, la haine des Etoliens, que de choses contraires à la félicité de l'Achaye, & quel homme ce fut qu'Aratus, puisque, sous sa préture, l'Achaye resta libre, & que la gloire qu'elle lui dut rappella à la Grèce la célébrité de ses beaux jours !

Moins heureux qu'Aratus, Tell & Nassau eurent à placer d'une main hardie, mais faible, les glorieux fondemens du

temple de la liberté. Ce furent deux formidables ennemis que l'Autriche & l'Espagne. Mais l'Helvétie eut ses rochers; la Hollande eut ses mers. La première victoire des Suisses fut l'époque de leur indépendance. Ils n'attendirent point, pour se croire libres, que le Tyran qu'ils avaient vaincu & qu'ils ne craignaient pas, leur eût permis de l'être (1). Ils crurent qu'il seroit honteux à un peuple triomphant de rester esclave, jusqu'à ce qu'il eût plu aux Princes qui avaient prétendu l'opprimer, de signer ses droits dans une de ces conventions qu'on appelle traités, & qu'on ne garde que tant qu'on n'a point d'intérêt à les enfreindre. Les trois Cantons avaient conclu une alliance de dix ans; ils en conclurent une qui devait être perpétuelle, & ce fut le premier acte de leur souveraineté.

---

(1) L'indépendance des 13 cantons Suisses ne fut reconnue que plus de 300 ans après, au traité de Munster par l'Empire & la Maison d'Autriche.

Oh ! ſi la liberté fut toujours ſi chère aux Helvétiens, combien plus encore dût-elle l'être aux Hollandais ! N'eſt-ce pas pour les ames paſſionnées la difficulté de réuſſir qui fait le prix du ſuccès ? Quelle fut longue cette guerre que commença Guillaume ! qu'ils furent grands ces hommes qui luttèrent un demi ſiécle (1) contre toutes les forces de la Monarchie Eſpagnole ? Charles-Quint avait fait craindre à l'Europe un ſeul Dominateur ; ſes deux ſucceſſeurs pour qui l'Amérique ouvrait ſes mines ne purent conquérir un miſérable coin de terre, dont un Sultan diſait : « Si j'y envoyais » mes Pionniers, je le ferais jetter dans » les mers ». C'eſt-là qu'on reconnaît combien eſt redoutable un peuple dont l'excès du pouvoir a irrité la patience. C'eſt ce que vient de reconnaître, mais trop tard pour elle, cette nation qui ſe montre par-tout d'autant plus impérieuſe,

(1) Depuis 1566 jusqu'en 1609.

qu'elle désire d'être plus indépendante : étrange contradiction dans le cœur inexplicable de l'homme, que celui qui veut être libre veuille aussi que les autres soient ses esclaves !

Nous venons de jetter un coup d'œil sur les trois peuples qui, avant la révolution d'Amérique, étaient les plus chères à la Philosophie. Nous avons vu qu'ils ne furent libres que parce qu'ils furent braves, & que ce fut du sein des obstacles que s'éleva leur glorieuse indépendance. Nous interrogerons les Américains, & nous leur demanderons : « Est-ce du » sein des plaisirs que s'est élevée la vô» tre ? Du sein des plaisirs, nous répon» dront-ils ? nos dignes prédécesseurs pro» diguèrent leur sang ; & nous, avons» nous refusé le nôtre ? Ils triomphèrent » des plus puissans Empires ; & nous, est» ce de rien que nous avons triomphé ? » Réunis par la nature dans des petits » espaces, ils s'entendaient facilement ; » & nous, jettés çà & là sur un continent

» immenſe, diviſés même par l'intérêt,
» il fallait, pour ainſi dire, un miracle
» pour nous rapprocher, pour faire de
» toutes nos volontés une ſeule volonté,
» de toutes nos Tribus une ſeule Nation;
» & ce miracle, la liberté l'a fait! Les
» Achéens n'étoient pas les plus belliqueux
» des Grecs; mais ils l'étaient cependant;
» & Philopémen leur fit gagner des ba-
» tailles. Les Helvétiens, les Bataves
» avaient toujours été des nations guer-
» rières. La bravoure des Helvétiens fut
» toujours renommée; Céſar priſa la va-
» leur des Bataves. Mais nous, peuples
» agricoles & tranquilles, accoutumés à
» la vie des champs, aux travaux pai-
» ſibles du commerce, n'ayant preſque
» jamais vu couler (1) le ſang des
» hommes; il nous fallait une métamor-
» phoſe entière, & elle s'eſt opérée!
Nous étions laboureurs; nous ſommes

(1) A l'époque de la révolution, il y avait preſque plus de 20 ans qu'il ne s'était fait d'exécution judiciaire. (Robin).

» sommes devenus soldats. Nous vivions » dans l'abondance ; nous avons souffert » la faim. Nos maisons étaient pour nous » le séjour du bonheur ; nous y avons » vu porter la flamme. Nous avions sou- » vent joui avec délices de l'aspect de » nos campagnes qu'embellissaient les » bienfaits de la nature ; nous avons vu » d'implacables ennemis en faire une » horrible, une vaste solitude. Nous avons » combattu à toutes les heures, dans » toutes les saisons. Aujourd'hui peut- » être il nous paraîtrait impossible de » souffrir ce que nous avons souffert, de » faire ce que nous avons fait. Quand » nous pensons à nos calamités, quand » nous comptons nos combats, nous » sommes étonnés de nous-mêmes ; & » s'il est permis à l'homme de penser » bien de ses œuvres, nous est-il défendu » de croire que nous ne sommes pas » d'indignes imitateurs des Achéens, des » Suisses & des Hollandais ? Une chose » nous distingue de ces peuples respec-

» tables ;

» tables; & cette chose, c'est un obstacle
» dont il a fallu que triomphât notre
» sensibilité. Les seuls liens du pouvoir
» unissaient ces nations avec celles dont
» elles brisèrent le joug. Mais nous, nous
» étions les frères, & ce qui paraît plus
» sacré pour tous les hommes, nous
» étions les amis de ceux dont la main
» dénaturée a voulu nous charger de
» chaînes teintes de notre sang, de celui
» de nos femmes, de nos vieillards. L'An-
» gleterre, cette puissance hautaine & fé-
» roce, nous l'appellions notre *mere*;
» nous nous enorgueillissions d'être ses
» enfans. Qu'il nous en a coûté de rom-
» pre des nœuds formés depuis un siécle,
» resserrés par notre amour, & que nous
» eussions désiré rendre éternels! Mais
» la Grande-Bretagne nous y a forcés.
» Nous avons bravé sa puissance. Elle
» avait des armées redoutables; nous n'a-
» vions pas un homme exercé au métier
» des armes. Sa marine était la première
» du monde; nous n'avions pas un vaif-

» ſeau. L'Europe craignait ſes Amiraux ;
» aucun de nous n'avait étudié les com-
» binaiſons étendues de la tactique na-
» vale. La guerre avait formé ſes Gé-
» néraux ; aucun de nous n'avait encore
» approfondi le grand art de Turenne.
» Ses nombreux ſtipendiaires nous re-
» gardaient comme de faibles agneaux dé-
» voués à leurs fureurs ; mais ces agneaux
» ſont devenus des lions terribles. Ils re-
» poſent ; mais qu'on ſe garde de les
» irriter » !

Ainſi répondront les Américains, & qui oſera les démentir ? Tel eſt l'aſcendant de l'intrépidité fondatrice des Républiques, qu'elle condamne l'envie au ſilence : triomphe bien rare, qui n'eſt peut-être réſervé qu'à cette vertu politique & guerrière. Comme l'Achaïe, la Suiſſe & la Hollande, l'Amérique environnée d'obſtacles, ſurchargée de malheurs, a parcouru la carrière pénible de la liberté ; & ce qui la rend plus digne encore des pinceaux de l'Hiſtoire & des regards de

la poſtérité, c'eſt qu'elle s'eſt aſſiſe parmi les nations au milieu des événemens extraordinaires qui font de cette partie de notre ſiécle une époque de gloire pour le génie des hommes & d'eſpérance pour leur félicité.

Après avoir tout dévoré dans les lieux qui environnent ſon antre, le tigre s'élance en rugiſſant, & va porter au loin ſes fureurs. Dévaſtatrice & maîtreſſe de l'Auſonie, Rome médita de nouvelles conquêtes, & fit prendre à ſes aigles un vol plus étendu.

Cet Annibal qui eut un talent ſi hardi, ſi puiſſant en reſſources, & dont on n'a tant loué les marches & les expéditions que parce qu'elles ont un air de grandeur qui en impoſe à l'imagination, était deſcendu des Alpes, & par ſes victoires menaçait Rome & irritait l'envie, lorſqu'Aratus fit connaître à la Grèce qu'elle pouvait compter un grand homme de plus, & à l'Achaïe qu'elle pouvait être libre. Elle le fut ; mais les tems étaient arrivés

où Rome avec ſes Flaminius, ſes Paul-Emile, ſes Mumuſius & ſes Scipions, devait vaincre la Macédoine & l'Achaïe, faire marcher enchaîné devant le char du vainqueur de Perſée ce Monarque infortuné, détruire Carthage & Corinthe, battre Antiochus, & lui impoſer des loix.

Née au ſein des montagnes qu'elle peut remercier de ſa longue durée, & dans un ſiécle où les Rois comme les nations étaient trop ignorants pour former des grandes entrepriſes, la ligue Helvétique s'établit preſqu'en ſilence & ſans que les Puiſſances Européennes priſſent part à cette révolution (1).

Il n'en fut pas ainſi de la République

(1) On ne peut guères remarquer que deux événemens dans ces tems d'ignorance & de calamités : les querelles de Philippe le Bel & de Boniface VIII, la dépoſition & la condamnation à mort du Pape Jean XXII par Louis de Bavière. Mais ces efforts ne furent que des ſaillies, & la thiare pontificale triomphe preſque toujours du diadême des Rois.

Hollandaiſe. Les Médicis avaient favoriſé l'eſſor de l'eſprit humain. Colomb par ſa découverte, Charles par ſon ambition, Luther par ſon audace, avaient averti l'Europe. Les peuples navigateurs allaient chercher à travers les flots & les tempêtes des plages & des richeſſes lointaines. Les Souverains réuniſſaient de nombreuſes armées, développaient des forces énormes, gagnaient ou perdaient des batailles. Rome excommuniait Luther; des Princes le protégeaient, & bravaient les foudres de Rome. Tout prenait parti dans cette querelle des Pontifes & d'un Moine. La défenſe d'une religion de paix & de charité ſervait de prétexte à des projets de révolte & de vengeance. Les Rois & les Grands abuſaient du courage & de l'imbécillité des peuples. Ils leur diſaient : « Nous vous armons pour » la cauſe du ciel ». Les peuples prenaient les armes & combattaient pour ſe donner des maîtres.

Ce fut au milieu de ce vaſte ébranle-

ment, que Guillaume de Naſſau poſa la pierre fondamentale de l'édifice que Maurice affermit par ſes talens guerriers. Cet homme illuſtre communiqua aux Hollandais la hardieſſe de ſes penſées & la force de ſon caractère. L'Océan avait ſervi à leur défenſe ; ils le firent ſervir à leur gloire. Ils créerent une Marine, combattirent ſur toutes les mers tous les vaiſſeaux de leur tyran, ſecondèrent Elizabeth & les orages dans la deſtruction de ſa flotte invincible, fondèrent aux Indes un Empire plus riche & plus beau que le ſien, & reçurent en Europe des Ambaſſadeurs de l'Orient (1).

Quelques magnifiques que ſoient ces événemens, croit-on que ceux dont nous venons d'être les témoins & que nous pouvons eſpérer, aient moins de droits

(1) En 1608, Siam envoya des Ambaſſadeurs à la République de Hollande ; & en 1609 des Députés du Japon vinrent conclure avec elle un traité à la Haye.

à la reconnaiſſance & à l'admiration des hommes ? C'était à l'Amérique qu'était dû l'honneur de voir les plus plus beaux faits ſignaler, par un concours illuſtre, l'établiſſement de ſon indépendance.

Un changement inouï, mais néceſſaire, opéré en Suède par un Monarque philoſophe, qui, non moins intrépide qu'heureux politique, a pris & réuni dans ſes mains royales les diverſes rênes de l'adminiſtration ; Potentat vertueux, qui ne s'eſt emparé de l'autorité ſuprême que pour ſatisfaire toute la bienfaiſance de ſon cœur, digne du trône des Guſtaves, de l'amour de ſes ſujets, du reſpect de ſes contemporains : L'affaibliſſement de la Grande-Bretagne en Aſie, où, puiſſance à la fois militaire & marchande, elle écraſe depuis long-tems les Chefs & les nations ſous un pouvoir d'airain : L'alliance des Français avec Hyder-Aly, ce conquérant de tant de royaumes, cet uſurpateur de tant de couronnes, trop altier pour craindre l'Angleterre, aſſez

fort pour la combattre, aſſez puiſſant pour l'humilier : La guerre & la paix que viennent de conclure Frédéric & Joſeph (1), ces deux rivaux dont l'un termine ſa carrière, environné de tous les hommages du monde policé, & dont l'autre la commence aux acclamations de la philoſophie : Le voyage du premier Pontife Chrétien dans la Capitale de l'Autriche, courſe célèbre que n'oubliera pas l'Hiſtoire, & que jugera la poſtérité : L'extinction des bûchers de l'Inquiſition (2) en Sicile, où la nature recèle & nourrit aſſez de feux, ſans que les hommes y en allument d'autres : La Neutralité armée,

(1) Le traité de paix entre le Roi de Pruſſe & l'Empereur fut ſigné à Teſchen le 13 mai 1779, ſous la médiation de la Ruſſie & de la France.

(2) On trouvera à la fin de cet Ouvrage un fragment de la lettre que M. le Marquis de Carraccioli, Vice-Roi de Sicile, écrivit dans le tems à M. d'Alembert pour lui apprendre cet événement.

plan ſuperbe & unique, conçu par un des plus beaux génies de ce ſiécle qui peut s'enorgueillir d'un ſi grand nombre de talens extraordinaires : La liberté du commerce accordée à l'Irlande, l'énergie de ce royaume qui a connu ſes forces : L'attaque ſavante & malheureuſe de Gibraltar, dont la priſe eût été au-deſſus de toutes les gloires : Les expéditions infructueuſes mais louables de l'Eſpagne contre Alger, cette pepinière d'hommes robuſtes & braves qu'il eſt impoſſible de contempler, quand on n'a pas le cœur glacé par le froid égoïſme, ſans pleurer ſur le ſort des peuples ignorants : Les querelles de Pétersbourg & de Conſtantinople : Les victoires, les triomphes de Romanſow & d'Orlow. Le traité qui a ouvert les mers Ottomanes au pavillon Moſcovite : Les projets ſourds, mais aiſément ſentis des deux Empires du Nord contre l'Empire d'Orient : L'abdication de Sahim-Gheray : L'invaſion de la Crimée ; les négociations du Midi ; les frayeurs du Divan ; la con-

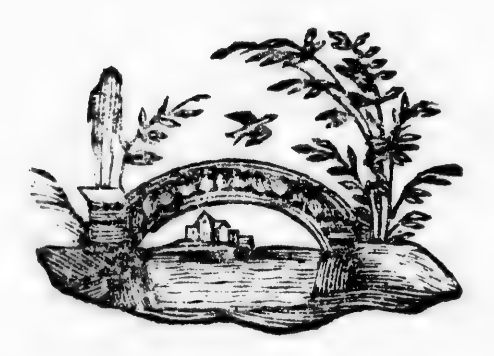
vention (1) par laquelle il a honteuſement conſenti que Catherine II ajoutât à ſes ſceptres celui de la Peninſule : Les grands pas de cette femme ſublime vers un pouvoir ſans bornes ; ſa ſuzeraineté reconnue par le Sultan de Carduel & de Kachet : Les efforts, les ſuccès du génie humain dans tous les genres : Les aventures de Cook, de ce navigateur immortel que ſes bienfaits ont rendu l'homme de toutes les nations, que pendant les ravages de la guerre pour qui rien n'eſt ſacré, tous les vaiſſeaux tonnants les uns ſur les autres reſpectaient comme un Dieu, mais qu'hélas ! n'ont pas reſpecté les Sauvages ; que la France chériſſait & qu'elle a pleuré comme un de ſes enfans : L'adoption, la pratique de l'inoculation : Le magnétiſme, animal découvert par un Allemand : L'aréoſtat découvert par deux Français. Ce ſont-là les événemens qui ont précédé ou accompagné la fondation

(1) Elle a été ſignée le 8 janvier 1784.

des Etats-Unis du nouvel hémiſphère : & quelle République ancienne ou moderne vit d'auſſi grandes choſes embellir ſon berceau ?

Que notre ſiécle donne l'exemple aux ſiécles futurs ! Qu'il n'ait point à rougir devant eux de n'avoir pas offert aux Américains les tributs d'éloge & d'admiration que réclament leurs vertus ! Pénétrons nos cœurs de cette idée conſolante & glorieuſe : qu'honorer l'Amérique, c'eſt honorer la France. Français, qu'il doit nous être doux de rendre juſtice aux peuples généreux qui ſe ſont montrés dignes de nous & de l'alliance des Bourbons ! Nous chériſſions Louis XVI, protecteur-ami des Penſilvains ; il a acquis de nouveaux droits à notre amour, à cette paſſion ſublime que nous demandons toujours à ſentir pour nos Rois. Henri IV eut la gloire d'avoir contribué à la trève célèbre qui établit la ſouveraineté de la Hollande ; Louis XVI a mieux fait. Premier acteur par la puiſſance de ſon Em-

pire dans la guerre qui a vengé l'Amérique de l'Europe, il l'a été plus encore par la bienfaiſance de ſon ame; & ce ſeul trait, qui ſera un des plus beaux ornemens de nos faſtes, diſtinguerait cette révolution, qu'elle ſerait, dans tous les ſiécles, la plus remarquable comme la plus grande aux yeux de la philoſophie & de la poſtérité.



SECONDE PARTIE.

LA foudre des Rois cesse de retentir; l'univers est en paix. Que l'humanité flétrie, dont toutes les armes de la guerre déchiraient les entrailles, se lève & se ranime. Le passé la tourmenta; que le présent la rassure; que l'avenir la console.

L'homme est né bon. La chaleur tempérée de son sang qui, ne lui donnant pas l'impérieux besoin d'une agitation continuelle & terrible, besoin qui dévore les monstres du midi, & fait de leur vie une fureur prolongée, lui donne l'activité qu'exige la recherche de ses alimens épars dans les déserts (1); la faiblesse de ses organes qui ne paraissent point destinés aux exercices violents des combats, & sur-tout la forme de ses dents & de ses

(1) Il est inutile de dire que l'on ne parle ici que de l'homme non réuni avec les autres.

ongles, premières armes des animaux féroces, & qui n'en sont pas pour lui ; la grandeur d'ame qui distingue les Sauvages, fruit précieux de la nature, dont l'énergie franche & primitive n'a point été altérée par une culture étrangère ; l'aimable bonté qui pare notre aurore d'un charme si pur ; ne sont-ce pas des preuves assez fortes, aux yeux du moins des êtres aimans, pour qui la détraction est un supplice, & la plainte qu'on accorde aux malheureux un plaisir, que l'homme n'est point sorti méchant des mains du Créateur ? Il l'est devenu cependant ; & la tendre colombe & le doux agneau n'ont point changé. Ces espèces heureuses conservent leurs qualités originelles, & font rougir l'homme dégénéré. Eh ! ne voyez-vous pas que s'il a subi cette dégradation fatale, c'est qu'en naissant bon, il naquit perfectible ou corruptible, & que la société devait développer dans son sein les vertus ou les vices ?

Si les premières légiſlations ne l'euſſent point égaré, il eût toujours marché vers la perfection ; chacun de ſes pas eût été marqué par l'acquiſition d'une nouvelle vertu ; & comme la vertu conduit le bonheur après elle, il eût joui, dès les commencemens de la civiliſation, de l'état le plus délicieux qu'il lui ſoit permis d'eſpérer ſur la terre, & pendant le ſonge rapide qu'on appelle la vie.

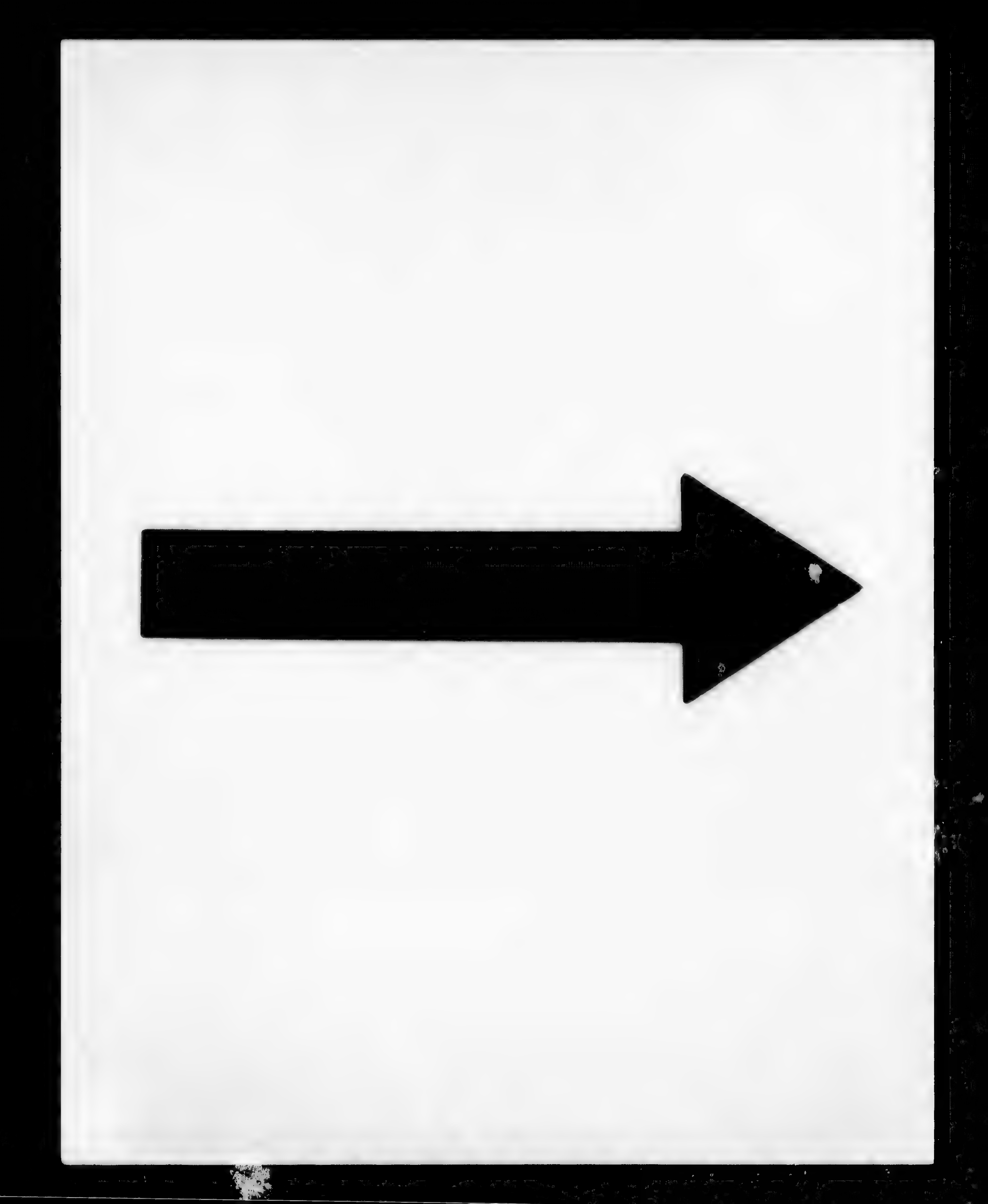
Le contraire arriva ; & il était difficile qu'il en fût autrement. Premières cauſes de la réunion des hommes, l'avarice & l'ambition furent leurs premières légiſlatrices ; & quelles loix pouvoient-elles leur preſcrire ? Des loix de rapine, des loix de ſang. Avec de pareilles inſtitutions & leur corruptibilité, les hommes adoptèrent tous les penchans funeſtes à leur repos, gliſsèrent de chûte en chûte, & ſe précipitèrent dans tous les vices. Auſſi les annales des temps antiques nous apprennent-elles que le berceau de la ſociété fut le berceau de tous les crimes.

Partout des chefs méchans & coupables; partout des peuples imbécilles & persécutés. Le génie du mal s'assit sur la surface du monde au milieu des fureurs du despotisme, des ruines de la dévastation, des gémissemens de la calamité.

Nous avons osé tracer, au commencement de cet Ouvrage, le tableau des bouleversemens politiques que souffrit l'univers. Nous avons vu les quatre grands Empires, qui sont les quatre principales époques de l'Histoire ancienne, paraître, étonner, soumettre les humains, se détruire, se succéder & se perdre dans l'immensité des révolutions, comme les grands fleuves se perdent dans les mers. Mahomet & Gengis nous ont paru les deux hommes qui influèrent le plus, dans les âges modernes, sur la destinée de leurs semblables, l'un par sa Religion qui se propagea avec l'ignorance & les plaisirs qu'elle fit espérer; l'autre par son génie belliqueux, celui de ses fils, de ses Lieutenans & de ses successeurs. Con-
quise

quiſe par des barbares, habitée par eux, régie par leurs loix féodales, l'Europe a mérité nos pleurs, & nos yeux en ont verſé. Par-tout nous avons vu l'antipathie des Cités, l'abjection des ſujets, la férocité des ſoldats dans les batailles, la lâcheté des citoyens pendant la paix, la misère des laboureurs dans les campagnes, les entraves des artiſans dans les atteliers, la ſuperſtition de tous dans les Temples.

Si de mauvaiſes loix, corruptrices du genre humain, produiſirent, dans tous les temps & dans toutes les contrées, les vices qui le perdirent, les crimes qui le deshonorèrent, les malheurs qui l'accablèrent, ne peut-on pas croire qu'après avoir parcouru le cercle de toutes les erreurs, & payé le plus long comme le plus horrible tribut aux innombrables déſaſtres dont il fut la victime, il eſt inſtruit par l'expérience & muri enfin pour le bonheur? Le Ciel a porté ſur toutes les choſes humaines ce décret immuable:



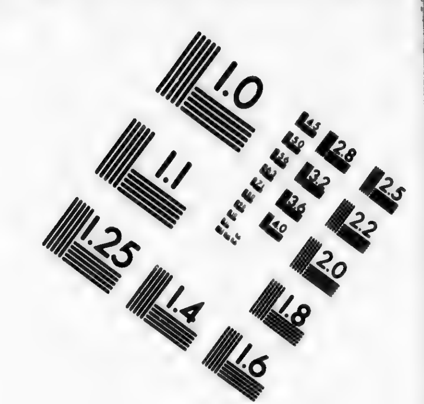
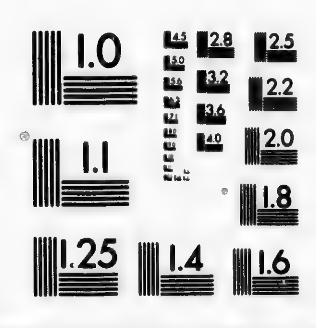


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"

Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



que tout commence & tout doit finir. Le malheur a flétri les premiers jours du genre humain, pourquoi la félicité n'embelliroit elle pas ceux que lui réserve encore l'éternel Dispensateur de la vie & de la mort? Idée sublime, espoir consolateur, descendez dans nos ames! échauffez nous; rendez le courage à ceux qui l'ont perdu; rendez à ces hommes timides le sentiment de leurs forces; & que, sur vos ailes enflammées, ils s'élèvent à la hauteur des plus hardis!

Laissons à l'ignorance ses préjugés, à la calomnie ses poisons, à la misanthropie ses exagérations, à la vieillesse ses plaintes. Livrons-nous avec transport aux satisfaisantes pensées que nous inspirent les bienfaits de la Philosophie. Promenons nos regards sur le globe. Nous la verrons cette divine institutrice des nations les éclairer insensiblement, les conseiller comme une mere tendre conseille ses enfans, &, telle que le rayon du matin, dissiper par sa douce clarté les plus épaisses ténèbres. Nous verrons la

lente mais sûre progreſſion des peuples dans la ſcience du bonheur. Le ſpectacle des douleurs de l'humanité nous a demandé des larmes ; elles ont coulé amères : le ſpectacle de ſon amélioration nous en demandera encore ; elles couleront pures & délicieuſes.

Depuis la formation des ſociétés, & dans les diverſes circonſtances où ſe trouva l'eſpèce humaine, il ne s'en rencontra jamais de plus favorable à la fondation d'un Empire. S'il fut donné aux hommes de comprendre qu'ils ne furent point créés pour l'infortune, & qu'ils ne doivent s'en prendre qu'à leurs légiſlateurs ineptes ou barbares des épouvantables fléaux qui leur arrachèrent tant de fois des murmures contre le Ciel ; qu'ils ſe félicitent d'être enfin parvenus à cette époque ſi long-temps attendue, où les faits politiques & les travaux des ſages promettent aux Etats naiſſans des loix créatrices de vertus & de félicité.

Imitateur du génie des anciens qu'il

avait étudié, le génie des modernes l'égala, le vainquit peut-être dans les arts de l'imagination, & le surpassa dans toutes les connaissances qui sont soumises au domaine de la raison. Platon mérita l'amitié, les leçons de Socrate & l'entousiasme des premiers Apologistes du christianisme. Aristote fut digne d'être le Précepteur d'Alexandre, le guide des Arabes & le prédécesseur de Buffon. Ces deux Philosophes écrivirent sur la législation & la politique, ces sciences si respectables qu'on peut dire d'elles : qu'on est plus sûr d'y réussir avec un bon cœur qu'avec un beau génie. Ils avoient été précédés par des institutions vicieuses, premiers exemplaires des Gouvernemens antiques. Ils pensèrent d'après elles, & conformément aux usages qui en étaient le produit. Leurs écrits, pleins d'éloquence, ne sont pas exempts d'erreurs; ils inspirent toujours l'admiration pour le talent qui les composa, & souvent l'indignation contre l'esprit général qui en

altéra la pureté. Le plus grand reproche que nous puissions faire à ces institutions, ce n'est pas d'avoir fait tomber des plus hautes places des Républiques quelques Administrateurs oubliés, c'est d'avoir trompé d'aussi grands Ecrivains.

Cicéron, qui fut le père de ses concitoyens & le défenseur de ses amis, qui eut la gloire de laisser indécis si c'était à Démosthènes ou à lui que devait être offerte la palme de l'éloquence, qui enrichit la Littérature & la Philosophie de Rome des dépouilles de la Littérature & de la Philosophie d'Athènes, étudia toutes les Sectes qui étaient nées dans la Grèce au sein des voluptés & des révolutions, & de la même main dont il traçait des préceptes sur l'art oratoire, en traça sur les loix. Sénéque qu'on n'ose juger, de peur de louer un Moraliste corrompu ou de calomnier un homme vertueux, & que sa mort doit cependant absoudre de ses fautes, s'il fut coupable de toutes celles que lui imputent ses dé-

tracteurs; Sénéque compoſa de fort beaux traités & des lettres où la grace ſe joint à l'énergie. Mais Cicéron & Sénéque habitaient Rome corrompue. L'un avait eu la première place de l'univers; l'autre avait la ſeconde. Ils vivaient dans les temps où l'humanité fut le plus dégradée. Souillée de plaies hideuſes, elle avait perdu ſa force & ſa beauté. On ne trouvait plus rien ſur la terre qui reſſemblât à l'homme. Les maîtres étaient d'impitoyables bourreaux ; les eſclaves étaient moins qu'eſclaves; ils avaient dégénéré de la ſervitude. Un Lépidus triomphait de l'Eſpagne ; il fallait feindre de la joie (1), ou l'on était proſcrit. On avait déplu à un Néron ; on n'oſait vivre, & l'on s'ouvrait les veines. Les mœurs étaient dures & dépravées ; car la crapule & la cruauté marchent toujours enſemble. Les femmes étaient ſans pudeur ; les hommes

(1) Sacris & epulis dent hunc diem : qui ſecùs faxit inter proſcriptos eſto.

étaient ſans ame. Les femmes étaient effrénées & barbares; les hommes l'étaient autant qu'elles. Ne ſoyons donc point étonnés que les Ouvrages de Cicéron & de Sénéque ſe ſoient teints quelquefois de la couleur de leur ſiècle, & qu'ils ne reſpirent pas toujours cette philoſophie bienveillante & univerſelle qui réclame les droits de tous, parce qu'elle penſe que tous ſont égaux, & qui, quoiqu'on en diſe, ſera la caractériſtique de cet âge, & le diſtinguera de tous les autres. Plaignons Cicéron & Sénéque d'avoir écrit dans ces époques affreuſes. Jouiſſons de ce qu'ils ont fait; mais rendons juſtice à ceux qui ont mieux fait encore.

Aidés de tous les ſiécles qui leur ont offert leurs vices & leurs vertus, leurs longues calamités & leur rapide bonheur; comparant tous les récits & tous les peuples; jugeant de leurs loix par leurs mœurs, de leurs mœurs par leur durée; favoriſés ſur-tout par les découvertes des voyageurs qui eurent l'intrépide curioſité

de s'enfoncer dans les déſerts des ſauvages dont l'hiſtoire eſt venue jetter un ſi grand jour ſur celle du cœur humain; aſſez heureux ſur-tout pour vivre ſous des adminiſtrations moins informes que celles de l'antiquité; les Philoſophes modernes ont été plus loin que ceux de la Grèce & de l'Auſonie dans la carrière de la politique & de la légiſlation. Planant ſur l'univers, ils l'ont vu tout entier. Ils ont pénétré dans la hutte du ſauvage, & l'ont épié; dans la loge de l'eſclave, & l'ont plaint; dans la cabane du paſteur, & l'ont interrogé; dans la tente du ſoldat, & l'ont deviné ſans peine; dans la maiſon du citoyen, & l'ont obſervé plus long-temps; dans le palais du Pontife, & l'ont trouvé quelquefois coupable; dans le palais du Prince, & l'ont trouvé preſque toujours malheureux. Juges de toutes les conditions, éclairés par elles, ils ont découvert de nouveaux principes, enſeigné de nouveaux rapports, indiqué de nouvelles loix, & laiſſé des

des monumens dont quelques parties imparfaites demandent grace pour la faibleſſe humaine, mais dont la maſſe mérite la reconnaiſſance, & l'obtient. Ils ont communiqué à leurs contemporains l'empreinte de leur génie ; tant il eſt vrai que le génie eſt ce qu'il y a de plus puiſſant dans la nature, qu'il donne la loi à ſon ſiécle, & ne la reçoit pas. A l'étude des choſes aimables a ſuccédé l'étude des choſes utiles. Les lumières ont remplacé les talens, & les produiront à leur tour. Droits des Souverains, des Pontifes & des peuples, agriculture, commerce, finance, loix civiles, criminelles & religieuſes ; rien de ce qui intéreſſe l'humanité n'a paru indifférent aux Gens de lettres qui ont conſacré à ces grands objets leurs méditations profondes.

L'Europe leur a ſçu gré de leurs efforts ; les Rois n'ont point été ſourds à leurs réclamations ; les Sujets les ont remerciés de leur meilleure fortune.

C'eſt dans ces beaux jours que l'Amérique s'eſt élevée ſur la terre, & qu'elle lui a fait des promeſſes qu'elle tiendra. Amérique, tu reſtas long-temps inconnue aux trois parts de l'ancien hémiſphère, & tu ne t'en plaignais pas. Mais les momens vinrent où tu devais être découverte par un grand homme ; & tu le fus. La première heure où tu vis des Européens ſur tes bords, tu vis des frénétiques. Le premier crime dont ils outragèrent ton innocence dut te faire frémir ; tu vis les fers de Colomb ; tu les vis, & tu tremblas. Tu fus abreuvée de ton ſang ; tes enfans tombèrent par millions ſur ton ſein, & ne furent point vengés. Région infortunée, tu pleurais ! Penn t'apporta ſes vertus, ſon peuple eſt devenu libre. Tu es grande. Réjouis-toi ; tu ſeras heureuſe, & l'Europe t'enviera.

Le triomphe le plus inſigne, remporté ſur des obſtacles qui euſſent découragé des Nations amollies & déja pliées à l'eſclavage ; l'appareil des événemens les

plus faits pour que la postérité s'en souvienne ; la sublimité des vûes du jeune Monarque qui, du haut du premier trône de l'univers, a tendu une main tutélaire aux vengeurs du nouveau Continent ; la séparation des deux Mondes, si peu espérée autrefois, toujours si désirée par tous les zélateurs de la liberté, ont rendu grande cette révolution : le bonheur des peuples dont elle est l'ouvrage, la beauté de leurs constitutions, la nouvelle gloire qu'ils vont mériter, les puissans exemples qu'ils vont donner à la terre, la rendront importante. Nous nous trompons ; elle l'est déjà. Déjà l'Amérique a prouvé qu'elle étoit digne de sa liberté, & que c'eût été lui faire injure que de penser, lorsqu'elle prit les armes, qu'elle s'en tiendrait à de vains combats suivis d'une paix honteuse, semblable à ces Nations qu'on méprise & qu'on plaint, qui, après d'inutiles efforts, retombèrent sous des chaînes devenues plus pesantes, parce que leur faiblesse enhardit leurs despotes.

D'une main elle a porté le glaive défenſeur de ſes priviléges, vengeur de ſes déſaſtres ; de l'autre, elle a gravé pour elle & ſes générations à naître les principes fondamentaux de ſes gouvernemens. Le peuple Américain a repris ſon autorité, mais a eu la ſageſſe d'en confier l'exercice à des concitoyens éclairés & vertueux. Ils ont ſenti que toutes les libertés devaient être l'appanage honorable & diſtinctif des hommes vaillans qui leur avaient dit : « Nous ſommes tous » égaux ; mais l'expérience prouve qu'il » eſt impoſſible que la Démocratie ne » devienne pas une tumultueuſe, une » fatale anarchie, lorſque tout le monde » parle, lorſque tout le monde agit. Pré» venons ce changement qui, à la puiſ» ſance oppreſſive d'un ſeul, ferait ſuc» céder les uſurpations factieuſes de plu» ſieurs. Impoſons à nos prétendus Maî» tres. Que notre prudence faſſe leur dé» ſeſpoir. Nous vous choiſiſſons, non pas » pour que vous éleviez inſolemment vos

» têtes ſur notre liberté ; mais pour que
» vous nous appreniez l'uſage que nous
» devons en faire. Aſſemblez-vous ; déli-
» bérez ; mettez à profit la ſincérité de
» l'Hiſtoire. Interrogez les Républiques
» qui ont occupé la terre de leur cou-
» rage & de leur légiſlation. La guerre
» dure encore ; mais le Ciel eſt pour
» nous, & nous promet l'indépendance.
» Tandis que nous continuerons à cher-
» cher, à combattre l'Angleterre dont
» nos triomphes ont déja fait plier l'or-
» gueil autrefois indomptable, établiſſez
» le régime de nos conſtitutions. Notre
» liberté ſera l'ouvrage de la valeur de
» tous ; que les loix de notre Démocratie
» ne ſoient que l'ouvrage de votre ſa-
» geſſe. Que l'univers diſe de vous : Leurs
» concitoyens s'en remirent à eux du ſoin
» de regler la forme de leurs Gouverne-
» mens ; & ils ont rempli les vœux de
» leurs concitoyens ».

Ce n'eſt qu'aux perſonnages éminens qui ont tenu d'une main ferme, active &

bienfaisante le timon des États, ou aux Ecrivains qui ont toute leur renommée, qu'il appartient de porter le flambeau de la discussion dans l'examen des loix de l'hémisphère Américain. Eux seuls peuvent réunir les branches étendues & diverses de la science profonde à laquelle est réservée la force de juger l'organisation politique de ces nouveaux Empires. Seroit-ce donc à nous de hasarder une opinion présomptueuse sur l'œuvre du génie de treize grands Peuples ? C'est à nous à l'étudier, à l'admirer, & à rendre graces au nouveau Monde des majestueuses leçons qu'il offre à l'ancien. Cependant qu'il ne nous soit pas défendu de porter nos regards sur l'auguste monument que les Américains ont cimenté de leur sang généreux, qui s'est élevé, comme par enchantement, dans les plaines du carnage : spectacle d'espérance pour les soldats de la liberté, spectacle d'effroi pour les stipendiaires de la tyrannie.

Un moins inhabile que nous deve-

lopperait dans un cadre étroit les inſtitutions des Colonies alliées, &, par une analyſe rapide mais ſatisfaiſante, embellirait ſon ouvrage, & déſarmerait la cenſure. Elle nous reprochera ſans doute d'être reſtés trop au-deſſous de ce ſujet important ; & elle aura raiſon. Mais ſi elle n'eſt pas aſſez indulgente pour pardonner à la faibleſſe de nos talens, elle ſera peut-être aſſez équitable pour rendre juſtice à nos efforts. Nous oſons l'eſpérer, parce que nous avons droit de l'attendre ; & s'il arrivait qu'après avoir été ſévère, elle fût injuſte, nous ne nous en plaindrions pas ; mais nous nous croirions au-deſſus d'elle, parce qu'aux yeux des hommes bien nés, les procédés qui honorent l'ame ſont au-deſſus des connaiſſances qui diſtinguent l'eſprit.

La diviſion des trois grands pouvoirs, premier rempart de la liberté : de fortes barrières oppoſées à l'ambition des hommes audacieux & des Miniſtres de la Religion, par la rotation continuelle des

élections & par les bornes prescrites à l'exercice du Sacerdoce : les droits de choisir & de révoquer les représentans de la liberté publique ; ceux d'interroger la Législature, d'être jugé par ses Pairs, de recourir à l'instruction par Jurés, de ne souffrir que les tributs consentis par les délégués de la Nation : l'égalité de tous, qui ne reconnaissant la supériorité d'aucun, défend l'héridité de la Noblesse & des honneurs : les priviléges exclusifs déclarés odieux : la tolérance dont le Nord de l'Europe jouit depuis long-tems, dont le Midi est si loin encore, que le meilleur des Rois accorda à la France, qui en fut bannie par un Roi vieilli, faible & trompé : le droit d'écrire ce que l'on pense, droit que les Tibère voulurent ôter à l'homme, parce qu'il était le seul qui lui restât sous leur exécrable despotisme ; que l'Inquisition s'applaudit d'avoir éteint dans les peuples qu'elle épouvante par ses cachots, ses tortures & ses bûchers ; que la Rome des

Pontifes croit devoir condamner, quoiqu'elle tolère des ſpectacles de volupté, des chants de moleſſe & des repaires de débauche ; mais que les Princes éclairés reſpectent comme l'égide le plus sûr de l'autorité légitime contre les attentats du fanatiſme ou les attaques de la rébellion : l'adminiſtration gratuite de la juſtice : la défenſe de multiplier les ſupplices de ſang & les peines d'infamie ; celle de poſſéder à la fois pluſieurs charges puiſſantes, pluſieurs emplois lucratifs : des promeſſes faites à la vertu des Juges, des menaces faites à leurs vices : tempéramment ſalutaire & ingénieux qui empêchera ces Officiers publics d'affecter l'empire ſur leurs concitoyens, ou de tomber dans l'apathique inſouſiance qu'on pourrait reprocher aux Magiſtrats d'Europe : la force militaire ſubordonnée partout à la force civile : l'établiſſement du Conſeil des Cenſeurs en Penſilvanie ; Tribunal dont la puiſſance ne reſſerrera pas les cœurs, comme celle des Ephores de

Sparte & des Inquisiteurs de Venise, mais sera l'inébranlable boulevard de la Constitution, l'asile des bons & l'effroi des méchans : la forme des sermens que la patrie exige de ceux qu'elle honore de son choix : ce sont les plus beaux traits de la Législation (1) constitutionelle de l'heureuse Amérique. Est-il un seul homme, non il n'en est pas un seul, excepté peut-être les Potentats corrompus & les Ministres corrupteurs, qu'elle ne pénètre d'une sainte vénération pour ses divins Auteurs? Qu'ils frissonnent au milieu du troupeau de leurs esclaves, qu'ils rougissent environnés de la pompe qui fit leur orgueil, mais qui fait leur bassesse, ces mortels superbes que le vulgaire appelle Grands, & qui n'ont pas même la grandeur du crime qui demande du génie. Ils croyaient qu'ils étaient seuls sur la terre, & que le peuple n'était rien. Ils le croyaient; &

(1) Voyez les Constitutions des 13 Etats de l'Amérique.

l'inſolence de leur conduite atteſtait l'inſolence de leurs penſées. Mais un peuple immenſe eſt rentré dans tous les droits qu'il avait reçus de la nature. Il a publié des loix qui perfectionnent la Démocratie. Les Nations ſe ſont tournées avec entouſiaſme vers celle qui a pris un eſſor ſi noble & ſi heureux.

Chaque République a fondé ſa conſtitution particulière ; le Congrès a fondé le ſyſtême général de leur Union. C'eſt ici que paraiſſent dans le plus beau jour les talens des Sénateurs de ces diverſes régions ; c'eſt ici que ſe manifeſte toute l'importance de la révolution ; c'eſt ici que les hommes exercés à méditer ſur les formes politiques, admirent celles du Gouvernement continental de l'Amérique, calculent ſa force, & prévoient l'élévation à laquelle ce monde brut, il y a deux cents ans, peut parvenir un jour. Nous avons comparé au courage des Américains le courage des Achéens, des Suiſſes & des Hollandais. Rappellons-

nous la légiſlation fédérative de ces peuples célèbres; expoſons la légiſlation fédérative des Etats indépendans.

L'Achaïe adopta l'adminiſtration la plus ſimple. Si elle avait eu pluſieurs Aratus, elle aurait pu réſiſter long-tems aux Nations turbulentes qui l'environnaient, & à Rome qui l'écraſa après l'avoir trompée. Elle créa un Conſeil compoſé des Députés de chaque peuple, & lui donna le pouvoir de déclarer la guerre ou de conclure la paix, d'envoyer des Ambaſſadeurs ou d'en recevoir. Aſſez puiſſant pour préparer & aſſurer la tranquillité de la ligue, il ne reçut aucune autorité ſur chaque ville particulière. Il put élire ſes Chefs & régler ſa police ; mais il ne put donner des Magiſtrats aux villes de la République & leur dicter des loix.

Formées au ſein des ténèbres & des orages, les fédérations Helvétique & Batave ne reçurent pas un régime auſſi parfait. Chaque Canton Suiſſe, chaque Province Belgique garda ſa ſouveraineté.

Aucun Canton ne fut allié de tous les autres ; chaque Province eut ſouvent des intérêts oppoſés aux intérêts de ſes alliés. Le fanatiſme troubla l'une & l'autre aſſociation. Zuingle déchira le corps Helvétique ; Gomar & Arminius remplirent de ſang le berceau de la Hollande. La Suiſſe fut affaiblie : Barneveldt fut aſſaſſiné. L'Helvétie reçut deux communions ; chaque communion convoqua ſéparément ſa diette, & l'aſſemblée générale perdit ſa force antique. Chaque ville des Pays-bas-unis fut ſouveraine ; chaque Province eut ſon Conſeil & ſa voix dans les délibérations. La ſuprématie de l'Union réſida dans les Etats-Généraux. L'unanimité des ſuffrages fut jugée abſolument néceſſaire à la déciſion des affaires du premier ordre. Chaque Canton put contracter des alliances, battre monnoie ; chaque Province put battre monnoie, mais n'eut pas le droit de contracter des alliances. L'Helvétie reçut deux Gouvernemens. L'Ariſtocratie étendit ſes bran-

ches dans ſept Cantons ; la Démocratie fit le bonheur des ſix autres. La Hollande s'abbaiſſa pour toujours ſous un maître ; elle en vint même juſqu'à reconnaître l'autorité d'une fille : ce n'eſt pas que cette obéiſſance ſoit honteuſe ; les Anglais ſous Eliſabeth, les Hongrois ſous Thérèſe, les Ruſſes ſous Catherine l'ont aſſez prouvé ; mais enfin la nature fit les femmes pour regner par la beauté plus que par le génie.

Plus heureuſement organiſée que les confédérations Achaïque, Suiſſe & Hollandaiſe, la confédération Américaine eſt à la fois un monument de génie & un édifice de force & de majeſté. La réunion des parties en fait la ſolidité ; l'harmonie des proportions en fait la beauté. Comme les villes Achéennes, les Cantons Helvétiques, les Cités & les Provinces Flamandes, les Etats Américains conſervent leur ſouveraine indépendance. Mais ils ſont tous liés par un traité général : telles pluſieurs racines ſe réuniſſent & donnent la

vie à un jet qui devient bientôt un trône majeſtueux.

Le pouvoir de déclarer la guerre, de ſigner la paix & les alliances, de fixer les monnoies, d'impoſer les tributs publics, de juger les Etats reſpectifs, de régler le nombre des troupes que chacun doit fournir à la défenſe commune, d'ordonner la conſtruction des vaiſſeaux, de nommer les Généraux de terre & de mer, eſt confié au Congrès continental. Reines chez elles, ſujettes au dehors, chacune de ces contrées eſt libre : toutes ſont puiſſantes. Il eſt défendu à pluſieurs de ſe confédérer ſéparément, ou de conclure des négociations avec des Princes étrangers ſans le conſentement de toutes les autres. Plus puiſſant que les Diettes particulières de l'Helvétie, que les Etats-Généraux de la Hollande, le Congrès eſt le Monarque Républicain de l'Amérique unie. Il peut faire le bien comme un Roi; il ne peut faire le mal comme un tyran.

Il eſt poſſible que les Politiques éclairés, que les grands Adminiſtrateurs imaginent des combinaiſons plus parfaites encore. Qu'ils les indiquent au Congrès : ce premier Sénat d'un nouvel Univers peſera leurs idées, & de cette union du génie & de l'expérience émanera le plus beau Gouvernement qui ait jamais régi les hommes.

Ce ſont de grands pas que ceux qu'ont déja faits les Légiſlateurs Américains. Mais une longue carrière s'ouvre encore devant eux; & l'Univers attend qu'ils la parcourent. Ils ont établi la baſe de l'édifice politique ; qu'ils l'achèvent & le décorent ; & l'Univers ſera content. Il peut exiger d'eux un Code où les opprimés trouvent leur défenſe ; où les oppreſſeurs trouvent leur condamnation. Il le peut ; tout lui en donne les droits : & les vertus de ces propagateurs de la liberté, & la paix qui les invite à la méditation, & l'importance de l'objet qui réclame tous leurs efforts, & la majeſté du

du rôle qu'ils vont remplir, & l'espérance du genre humain qui leur montre ses fers & ses annales.

Ils ont imprimé à leurs constitutions républicaines le génie de la législation Britannique, en les fortifiant des loix célèbres & des formes imposantes auxquelles l'Angleterre dut sa prospérité, son bonheur & sa gloire. Cette Isle dont le climat donne à l'esprit des peuples qui l'habitent, ce mêlange de recueillement profond & d'audace vigoureuse, qui est peut-être ce qu'il y a de plus favorable à la création des idées hardies, des ouvrages passionnés, à des progrès fortement exprimés dans l'étude de l'homme, ne fut ni plus sage ni plus heureuse que le reste de l'Europe dans la confection de ses loix civiles, nées, comme celles de ses voisins, des institutions des Barbares, des coutumes qui les remplacèrent & de l'irrégularité du systême féodal. Les Colonies du Continent septentrional les reçurent de leur Métropole,

& les conſervent encore ; mais elles ſont trop prudentes pour ne pas les changer. C'eſt à cet ouvrage, le plus utile de tous dans la jeuneſſe de ces Etats, que ſont appellés les hommes libres & choiſis qui en ſont les flambeaux.

Nous regardons les grands Ecrivains comme les Conſeillers-nés des peuples. Nous leur avons voué le reſpect qu'il eſt ſi honorable de ſentir pour le génie bienfaiſant. Qu'ils éclairent l'Amérique, notre reſpect doublera. La reconnaiſſance de cet hémiſphère ſera le prix de leurs bienfaits ; nous leur promettons la nôtre ; elle eſt peu de choſe, mais elle ſera ſincère.

La modeſtie ſied à tout le monde ; la puſillanimité ne ſied à perſonne. Ne craignons donc pas d'être accuſés d'orgueil, ſi après avoir invoqué les lumières des ſages, nous offrons aux Légiſlateurs des Républiques confédérées le faible tribut de nos réflexions. « Evitez l'autorité des » loix de Lycurgue, oſerons-nous leur

» dire ; elles ne convenaient qu'à une Cité
» habitée par des ſoldats. Elles eurent une
» longue durée ; mais il eſt très-incertain
» ſi elles firent le bonheur de ceux qui
» les gardèrent pendant ſix ſiécles. Eſt-il
» beſoin que nous vous détournions de
» l'atrocité des loix de Dracon ? Vous
» nous avez prouvé qu'elles répugnent à
» vos cœurs ; vous ſavez que la cruauté
» des ſupplices ne fait que des rebelles,
» que la fréquence des châtimens en di-
» minue l'effet. Vous parlerons-nous de
» la tumultuaire popularité des loix de
» Solon, du charlataniſme ſacré de celles
» de Numa ? Non ſans doute, à moins
» que ce ne ſoit pour vous féliciter. Vos
» peuples choiſiront leurs Magiſtrats ;
» mais ces élections ſeront le privilège
» de la liberté & non l'œuvre de la li-
» cence. L'Athénien frivole & factieux
» troublait ſa République ; l'Américain
» ſage & tranquille ne pourra que ſervir
» la ſienne. Numa fut obligé d'appeller
» des Cieux la ſuperſtition, & de la faire

» descendre sur Rome pour réprimer par
» la terreur des brigands qu'il ne pouvait
» conduire par la raison. Mais vous, vous
» avez pris votre place parmi les Nations
» dans l'époque heureuse d'une philoso-
» phie tolérante.

» Votre Jurisprudence civile est sur-
» chargée d'erreurs ; elle s'opposa à la
» félicité de vos pères ; elle s'opposerait
» à la vôtre. C'est un malheur que vous
» partagez avec l'Univers. Cependant tout
» n'est pas désespéré pour lui. Depuis que
» la vérité commence à s'asseoir sur les
» marches des trônes, plusieurs Monar-
» ques ont consacré à la police de leurs
» Empires des jours & des talents que
» jadis ils auraient consacrés à la folle
» passion des conquêtes. Louis, Catherine,
» Frédéric, Joseph, Gustave, Stanislas,
» Pierre-Léopold-Joseph sont des Héros
» qu'il vous sera beau d'imiter, qu'il
» vous sera glorieux d'égaler. Un hom-
» me a paru en France. Il a été pour
» la science des Loix antiques & mo-

» dernes, ce que le ſoleil eſt pour les
» deux Mondes. C'eſt Monteſquieu, ce
» Philoſophe qui mérita d'être regretté
» par Cheſterfield, loué par d'Alembert;
» qui s'éleva au-deſſus des Légiſlateurs
» anciens, comme Rome s'éleva au-deſſus
» de leurs Républiques; génie puiſſant
» qui ne fit rien qui ne ſoit immortel;
» Hiſtorien rapide qui peignit tous les
» peuples; Juriſconſulte laborieux qui
» connut toutes les Loix; raiſonneur pro-
» fond qui étonne ceux qui ſont dignes
» de l'entendre; Sçavant dont l'érudition
» eſt éloquente; Ecrivain qui aggrandit
» l'ame par ſes penſées, qui conſole le
» cœur par les eſpérances qu'il inſpire,
» qui charme le goût par ſon ſtile, &
» repoſe l'attention par ſa manière; dont
» le laconiſme effraie les eſprits ſuper-
» ficiels, mais aiguiſe les penſeurs; dont
» le nom & les ouvrages ſont autorité
» dans la politique & la légiſlation, com-
» me le nom & les ouvrages de Boſſuet ob-
» tiennent cet honneur dans la controverſe.

» & les matières ſacrées ; dont la gloire » augmentera avec le bonheur des peu- » ples, jusqu'à ce que le bonheur des » peuples n'ait rien à craindre & ſa gloire » rien à acquérir. Américains, vos conſ- » titutions atteſtent que vous l'avez étu- » dié. Etudiez-le encore, ſuivez ce grand » homme, & vous ſerez heureux.

» Notre cœur a pluſieurs graces à vous » demander, ô ſucceſſeurs de Locke. » Elles ſont dignes de vous ; veuillez » l'entendre. La barbarie fut preſque tou- » jours la légiſlatrice du genre humain. » Quelle autre qu'elle eût pu condamner » à l'opprobre des enfans avant leur naiſ- » ſance, des malheureux, parce qu'ils » eurent des ſcélérats pour pères ? Quelle » autre qu'elle eût pu rendre eſclaves » d'un ſexe celui qui eſt deſtiné à la » réproduction des deux, celui qui s'ex- » poſe à la mort pour donner la vie, » celui dont l'inépuiſable amabilité co- » lorie d'une teinte délicieuſe tous les » jours du ſenſible mortel qui eſt digne

» de l'aimer, celui dont les vertus ont
» un charme céleste, celui qui porte
» l'homme-enfant sur son sein, qui pro-
» digue à l'homme-vieillard tous les soins
» de la compatissante humanité, mais
» envers lequel l'homme fut toujours
» ingrat ? Qu'il soit enfin égal le sort de
» l'homme & de la femme ! Qu'il s'élève
» un peuple qui défende à l'époux comme
» à l'épouse de s'abandonner au torrent
» des passions, qui ne permette point à
» celui-là d'être sans mœurs, qui ne pu-
» nisse point dans celle-ci les muets sou-
» pirs d'un penchant devenu souvent in-
» domptable, chez qui l'un ne soit pas
» un maître que l'impunité rend tyran,
» & l'autre une esclave que corrompt
» l'infortune.

» Vous reconnaissez dans Louis XVI.
» votre bienfaiteur & votre allié ; vous ren-
» dez hommage à ses vertus. Législateurs
» de l'Amérique, il vient de vous offrir (1)

(1) L'affranchissement du droit de main-morte dans les domaines du Roi.

*

» un exemple sublime. Quand l'imiterez-» vous? quand la servitude qu'une de vos » sectes a proscrite dans sa contrée, sera-» t-elle à jamais abolie dans votre conti-» nent? Hommes de toutes les Religions, » vous êtes tolérans comme les Quakers; » soyez humains comme eux. Pensez à » Penn; regardez Louis XVI. Appellez » tous vos esclaves; faites tomber leurs » chaînes. Mille fois ils se prosterneront » à vos genoux par crainte; ils s'y pros-» terneront encore; mais ce sera par » amour; ils les baigneront de larmes, » & vous connaîtrez que le plus doux » plaisir qu'il y ait dans la nature est celui » d'aimer & d'être aimé.

» Déja votre Congrès-Général a jetté » des yeux paternels sur les (1) Africains » dont vous avez acheté le sang & les » sueurs: semblable, si nous osons par-» ler ainsi, au Conservateur suprême

(1) La défense d'importer les malheureuses victimes de l'avarice Européenne a été une des premières opérations du Congrès Général.

» de

» de l'Univers qui laiſſe tomber ſes re-
» gards ſur toutes les choſes d'ici-bas.
» L'avarice Européenne n'arrachera plus
» pour vous des déſerts de Guinée les
» faibles humains que le malheur y fit
» naître ; vous lui avez défendu de les
» tranſporter ſur vos bords. Mais ceux que
» vous reçûtes avant cette loi bienfai-
» ſante, ils ſont vos eſclaves ; & vous,
» vous avez refuſé de l'être. Vous avez
» exercé le deſpotiſme Anglais. Vous
» blâmez les Spartiates qui eurent des
» Ilotes, les Theſſaliens qui condamnè-
» rent les Péneſtes à l'agriculture dans un
» pays & dans un temps où ce premier
» des arts était ſervile. Vous vous indignez
» contre Rome qui effaça ſes vertus par
» ſes vices, qui ſouffrit dans ſes murs des
» citoyens qui avaient trente mille eſ-
» claves (1). Craignez à votre tour les

(1) Juſte-Lipſe rappelle à ce ſujet un paſſage de Pline qui donne cinq mille eſclaves à un certain Nicilius Iſidorus ; & un autre d'Athenée,

» reproches de la philoſophie, & que
» tout ſoit libre dans vos Empires ; que
» les ſeuls liens de la tendreſſe & de la
» fidélité y réuniſſent les ſerviteurs aux
» maîtres.

» Penſez encore, penſez aux hommes
» utiles & nombreux qui n'ont d'autre
» légitime que leurs bras. N'oubliez ja-
» mais que l'indigence eſt la mère & la
» cauſe de tous les vices; qu'il arrive
» preſque toujours que celui qui eſt de-
» venu voleur ou aſſaſſin, ferait mort le
» cœur innocent & les mains pures, ſi la
» ſociété ne l'eût pas abandonné; que
» ſi les miſérables ſont le fléau & la honte
» de leurs concitoyens, les loix par leur
» indifférence, les riches par leur dureté,
» ſont coupables des crimes qui forcent
» la patrie gémiſſante d'envoyer un ſi

---

où le nombre d'eſclaves qui appartenaient à quelques Romains, eſt évalué juſqu'à trente mille. (Note de la félicité publique, tome 1, pag. 203).

» grand nombre de ſes enfans au gibet
» ou à l'échafaud ».

Si malgré le poids des chaînes dont les Miniſtres Anglais avaient attaché une extrémité aux pieds du trône de leur Maître, & dont l'autre s'étendait en cercles immenſes dans toutes les Colonies-ſeptentrionales, les Américains devinrent des cultivateurs induſtrieux & puiſſans; s'ils donnèrent de l'ombrage à la Métropole qui attirait dans ſes Royaumes tous les fruits de leurs labeurs; à quelle perfection ne porteront-ils pas l'agriculture dans leur territoire fertile & neuf encore? à quel degré de proſpérité n'atteindront-ils pas ſous l'influence céleſte de la liberté? Tous ſemblables aux Héros de la Rome vertueuſe, ils enfoncèrent de leurs mains honorées par la victoire le ſoc laborieux au ſein de la terre qui porta leurs bataillons & qui les vit combattre. L'art de lui faire produire les plantes nourricières de l'eſpèce humaine, ce bienfait d'un ancien qui reçut l'Apotéoſe, cette inven-

tion dont les progrès & la décadence pourraient former l'hiſtoire des progrès & de la décadence des ſociétés nationales, demande des hommes qui ne craignent ni le Publicain rapace, ni le Suzerain eccléſiaſtique ou militaire dont l'avidité eſt plus odieuſe encore, parce qu'elle eſt plus contraire aux vœux de l'un & au métier de l'autre.

En Europe, l'agriculteur n'oſe preſque jamais obéir à ſon induſtrie. C'eſt en tremblant qu'il ouvre le ſol qui doit lui donner le pain que mangeront ſon père, ſa femme & ſes enfans. L'œil de la finance le ſuit ſur le champ qu'il va moiſſonner; ſi une récolte heureuſe récompenſe ſes ſueurs, les impôts lui arrachent le don du Ciel, & en lui ôtant les moyens d'améliorer ſon modique patrimoine & d'embellir ſa chaumière, lui ôtent le courage & dégradent ſon ame. En ſera-t-il de même en Amérique? Cette queſtion, nous le croyons & que l'erreur nous paroîtroit horrible, ne peut être agitée que par ces

efprits chagrins & malheureux qui font condamnés à ne rien admirer, qui oublient le bien qui s'eft fait, qui prévoient avec complaifance le mal qui peut-être ne fe fera jamais. Pour nous, nous aimons à penfer que le laboureur Américain jouira, à l'ombre des lauriers, de la gloire & des fruits de la liberté d'un bonheur qui ne fera pas inaltérable, parce qu'il eft défendu aux mortels d'afpirer fur la terre à cette félicité des cieux, mais qui fera le plus doux auquel ils puiffent prétendre. Qui doute, qu'après une guerre longue & terrible, le payfan de Virginie ne voie encore l'infortune au milieu de fes foyers? Mais qui ne fait pas auffi que les flots murmurent encore après la tempête? Qu'ils contemplent les rochers de la Suiffe, les marais de la Hollande, ceux qui feraient tentés de calomnier l'indépendance Américaine : ils admireront la Suiffe & la Hollande, & ne défefpéreront pas de l'Amérique.

L'agriculture fait naître l'induftrie &

les premiers échanges ; ceux-ci produisent le commerce des peuples qui, à son tour, perfectionne l'art nautique, & lui demande des pilotes & des vaisseaux.

Lorsqu'une nation est arrivée à ce point d'opulence foncière & artificielle qui exige qu'elle porte son superflu chez les Etrangers, & qu'elle achète d'eux les productions que lui refuse la zône sous laquelle elle est placée, & les ouvrages que ses artisans ne peuvent lui fournir ; le sort de ses vertus est entre les mains de ses Législateurs. Que des réglemens sagement combinés ajoutent à son activité, non pas pour qu'elle appelle dans ses Cités les plaisirs frivoles & énervans qui ne sont que ceux du petit nombre ; mais pour qu'elle augmente les commodités réelles & décentes que chaque citoyen doit trouver dans sa demeure, lorsque par une occupation utile il paie chaque jour sa dette à la patrie. Il paraît impossible d'empêcher l'inégale répartition des richesses, ouvrage lent

mais inévitable de la mollesse des uns, de l'énergie ou du bonheur des autres. Que la Loi refuse la considération publique aux riches qui seraient assez sans pudeur pour étaler un luxe qui insulterait aux pauvres; qu'elle menace de l'infamie ceux qu'une coupable oisiveté plongerait dans la misère. Ce sont les regards & les génuflexions de la multitude qui réjouissent l'opulent dans sa grandeur superbe; c'est souvent le malheur, & quelquefois aussi une inertie toujours punissable qui appauvrit le pauvre & qui le jette dans la bassesse.

Que le peuple Américain ne craigne ni l'orgueil du faste ni l'avilissement de l'indigence; qu'il développe tous ses talens & toutes ses forces; qu'il profite avec confiance de toutes les ressources que lui présente la nature. Avec de bonnes loix, il marchera à la fortune sans se laisser entamer par la dépravation; ainsi, dans ses tems héroïques, Rome gagnait des batailles sans se laisser amollir. Jadis, en-

chaîné par l'acte (1) de navigation, cet épouvantail que la faibleſſe des nations maritimes avait permis à la Grande-Bretagne de placer ſur les ondes, & qu'on pourrait comparer, ſi les créations de la politique avaient quelque rapport avec les fictions de la poéſie, à ce Dieu des orages que le Camoëns place à l'entrée de l'océan des Indes & qui en défendait l'Empire, il n'oſait ſentir ſon ame; & telle était l'oppreſſion ſous laquelle on le tenait courbé, qu'il lui était défendu de ſoupçonner ſes droits. Libre aujourd'hui, enflammé de cette noble audace qui forme les grands projets & qui les exécute, il fera flotter ſur toutes les mers le pavillon de ſon indépendance, & tous les ports du globe l'appelleront dans leurs enceintes. Toutes les Monarchies, toutes les Républiques, & même toutes les

(1) Voyez ce qu'en dit M. le Comte d'Albon, diſcours ſur l'Angleterre, pag. 112 & ſuiv. édition de Neufchatel.

hordes brigueront ſon alliance. Ses anciens tyrans qui naguères le traitaient en eſclave, le traiteront en Roi. Il était faible; ils le mépriſaient. Il eſt fort; ils le careſſeront. Mais qu'il penſe à ſa gloire; la Renommée va parler. Il s'eſt montré brave; qu'il ſe montre prudent. L'Angleterre voulut l'aſſervir & n'en vint pas à bout; elle voudra le ſéduire; que ſes efforts ſoient vains.

Qu'il traite avec tous les peuples; qu'il ouvre ſes rades à tous les vaiſſeaux, ſes magaſins à tous les négocians. Ce commerce univerſel, ame des corps politiques, fera circuler dans tous ſes membres la vie & la ſanté.

Ce n'était pas pour lui que le climat & le ſol le plus heureux couvraient ſes plaines de moiſſons abondantes & de troupeaux immenſes; que des bois antiques, que le métal groſſier avec lequel on conquiert tous les métaux précieux, que le chanvre, le lin & le goudron multipliaient, dans ſes domaines, toutes les

richesses navales ; que ses fleuves profonds se chargeaient de navires ; c'était pour l'Isle ambitieuse qui l'appellait son fils, quoiqu'elle violât tous les devoirs de la maternité. Mais tout est changé ; & c'est pour son bonheur que la nature veut être bienfaisante.

Tout lui promet la puissance, la splendeur & la célébrité. Tout lui annonce l'envie. Il n'ignore point que cette passion des petites ames tourmente les Rois comme les sujets, qu'elle descend des trônes aux nations, & qu'elle enfante entre elles ces haines atroces que leur sang n'éteint pas. Elle arma Lacédémone & Athenes, Rome & Carthage, François I & Charles-Quint. Les succès de l'Amérique irriteront tous ses serpents : ils siffleront en Europe, & l'Europe s'armera. Mais jeune & robuste, loin de trembler devant ces Empires vieillis, l'Amérique leur renverra la terreur. Dejà, dans l'aurore de la paix, le Sénat qui veille à ses destinées a prévu la guerre & travaillé

pour l'avenir. Déjà les chantiers Américains voient s'élever ces citadelles (1) mouvantes que l'antiquité ne connut pas, qui ſont les chefs-d'œuvres de l'induſtrie moderne, qui ont été dignes de combattre pour la liberté du nouveau Monde, comme elles l'auraient été de combattre pour le ſceptre de l'ancien ſur les flots d'Actium.

Déjà chaque République a formé ſa milice. Le Congrès a rendu les ſoldats de (2) l'Union aux Campagnes & aux Manufactures; mais il a laiſſé ſous les drapeaux un Corps continental. Noble reſte des légions que commandèrent les Washington, les Gréen & les Gates, il

---

(1) Le Congrès s'occupe ſérieuſement de l'établiſſement de ſa marine. Il a ſur les chantiers cinq vaiſſeaux de guerre, & il en a voté quinze autres, dont quatre de 74 canons. (Mercure de France, n°. 24, 1783).

(2) Les armées fédérales furent licentiées le 4 novembre 1783, conformément à la réſolution du Congrès, du 18 octobre.

offrira à ſes concitoyens le ſpectacle de la valeur tranquille ; il leur rappellera les généreux patriotes auxquels ils doivent la vie : car la vie n'eſt rien, lorſque l'eſclavage la flétrit. Prototype de toutes les troupes de l'Amérique, il recevra le premier le régime militaire dont elle a beſoin & dont on trouve quelques élémens dans ſes conſtitutions. Ce ne ſont point des talens médiocres, comme on le croit fauſſement dans pluſieurs contrées de l'Europe, qui peuvent établir une excellente légiſlation guerrière. S'il faut l'ame & le génie de L'hopital pour combiner ſavamment les Loix des Cités, il faut l'ame & le génie de Catinat pour combiner ſavamment les Loix des Camps. Ce ne ſerait qu'à Waſhington à donner un Code aux armées qui l'adorent ; ce ſerait un nouveau ſervice que ce Héros rendrait à ſon pays. Pour qu'il ne lui manquât aucune vertu, il a remis entre les mains du Congrès le commandement ſuprême. Après en avoir fait l'inſtrument de ſes ſuc-

cès, il eût rougi d'en faire l'inſtrument de ſon ambition. Les cœurs de ſes Officiers & de ſes ſoldats le ſuivront dans la retraite où va repoſer ſa gloire. Ainſi, Chambord devint le ſanctuaire de l'héroïſme ; ainſi, les yeux de la France ſe tournèrent avec attendriſſement vers cet antique Château décoré par la vieilleſſe auguſte du vainqueur de Fontenoy. Maurice dépoſa ſon génie dans un Ouvrage qu'il compoſa dans ces momens (1) où les autres hommes voient s'échapper la dignité de leur raiſon & les forces de leurs talens. Washington ſait écrire comme il ſait commander. Céſar le ſut auſſi ; mais il fut rebelle & mauvais citoyen. Plus vertueux que le Romain, & ſans doute auſſi grand que le Saxon, que Washington les imite. Hiſtorien des milices que tant de fois il conduiſit à la victoire ; qu'il ſoit le Légiſlateur de celles que l'Amérique chargera un jour de vaincre ſes rivaux.

---

(1) Il avait la fièvre.

Il n'en eſt pas des ordonnances militaires comme des formalités civiles. Celles-ci doivent changer avec les gouvernemens, & elles ont toujours ſuivi les mutations. Celles-là doivent être immuables ; une fois fixées, elles doivent l'être pour tous les ſiécles. Ce qui convint une fois aux ſoldats d'un Empire, leur conviendra toujours. Séparés des autres citoyens par de nouveaux ſermens qui les attachent à de nouveaux devoirs, par une exiſtence abſolument différente de celle des autres membres de la ſociété, par des courſes fréquentes, par le célibat, & même par leur habit qui devrait être la livrée de la patrie & non celle du Monarque ; ils n'éprouvent ni dans leur eſprit ni dans leurs mœurs, les révolutions de l'eſprit & des mœurs publiques. Obéir & tuer, c'eſt tout ce qu'ils ſavent, c'eſt tout ce qu'ils font. Les bien entretenir, ce doit être le bienfait de la richeſſe nationale : les bien gouverner, ce doit être le bienfait de la légiſlation. L'honneur &

la justice, ce doivent être à jamais les deux fondemens de toute leur discipline. Qu'ils descendent au fond de leurs cœurs ceux qui parlent autrement. S'ils n'y trouvent pas des remords & le désaveu de leurs discours stupides & barbares, ce sont d'incorrigibles tyrans. Ils mériteraient les chaînes qu'ils voudraient imposer. Mais non : que plutôt on les éloigne de leurs semblables, & que l'aspect de ces forcenés ne souille plus les bataillons qu'ils voudraient avilir !

Ce ne seront point des loix infamantes que recevront les milices Américaines. La raison les dictera ; l'obéissance les suivra noblement. Le soldat de ce Continent, dont toutes les institutions feront rougir l'Europe, ne sera ni un insolent Prétorien ni un vil automate. Il sera un homme utile & honoré ; au premier cri de la guerre il se levera terrible ; son cœur battra avec force, il désirera l'ennemi, & son Général n'aura au-dessus de lui que le talent : leur bravoure sera la même.

L'honneur ! l'honneur ! ce fut l'Idol des Grecs & des Romains. Il fit plus pour eux que pour tous ces vains Dieux que créa l'imagination de leurs Poëtes, dont elle peupla l'Olympe, & qu'adorait la foule. Il fut le Dieu d'Ariſtide; il fut celui de Regulus. Il anima Bayard; il anime Washington; il animera tous les Américains. N'était-il pas l'ame du Congrès, n'était-il pas aſſis au milieu de cet illuſtre Aréopage, lorſqu'il rendit aux ombres des Waren, des Mercer (1),

(1) Des lettres de Philadelphie rapportent que le Congrès a ordonné qu'il fût élevé à Boſton un monument en l'honneur du Docteur Waren, Major-Général, & un ſemblable dans la Virginie en l'honneur du Brigadier Général Mercer, comme des témoignages de leurs vertus héroïques & de la reconnaiſſance de leur patrie. Il a de plus ordonné que le fils aîné du Major-Général & le plus jeune fils de l'autre fuſſent élevés aux dépens des Etats-Unis. (Gazette de France, 14 juillet 1777).

des

des Montgomery, des Kalb (1), de ces Héros morts pour la liberté, des hommages qui éterniſeront leur gloire & ſa reconnaiſſance; lorſqu'il offrit à de braves Officiers (2) de glorieuſes médailles; lorſqu'il voua une ſtatue à Washington; lorſqu'il permit (3) l'Ordre de Cincin-

(1) Voyez à la fin les révolutions du Congrès.

(2) Voyez à la fin l'hiſtorique de ces récompenſes, extrait du Mercure de France.

(3) Il a été fondé par les Officiers Américains, comme un monument de leur fraternité dans la cauſe qui les avait réunis. L'Ordre diſtinctif de la ſociété eſt le *Bald Eagle*, aigle Américain particulier à ces contrées.

« Ceci fut écrit dans le tems où l'on apprit » en Europe la fondation de cet Ordre, & où » l'on pouvait croire que loin de s'y oppoſer, » le Congrès l'avait permiſe. Mais depuis ce » tems, la rigueur des principes qui ſervent » de baſe aux conſtitutions Américaines, la » crainte de voir s'établir *Imperium in Im-* » *perio*, ont engagé le Congrès à charger un » Comité de faire des recherches ſur la nature » & l'objet de cette ſociété. Ces diſpoſitions

natus , cette association dont le signe doit être sacré pour tous les hommes qui ne sont pas esclaves, dont l'établissement fut marqué (1) par la bienfaisance, dont la durée honorera ceux qui l'instituèrent & ceux qui en partagent la noble décoration? Ce fut en adressant, après tous les beaux faits, à tous les combattans & même (2) aux vaincus les remercimens

» l'ont déterminée à revenir sur elle-même, » & à se modifier de manière à prévenir les » ombrages légitimes dans un Etat républicain ».

(1) Les Officiers Américains ont délibéré de contribuer, chacun selon leur grade, d'une somme qui sera destinée au soulagement des veuves & des enfans de leurs camarades qui ont péri pendant la guerre. Les Officiers Français ne pouvaient qu'applaudir à cette résolution & suivre un si bel exemple. Ils ont arrêté, à leur tour, de former un fonds de 60,000 liv. tournois qu'on enverra au Général Washington, qui en fera la distribution conformément au vœu de la Société.

(2) Le Congrès remercia les Brigadiers Smallwood & Gist, & les Officiers-soldats des troupes

de la patrie, que d'un peuple méditatif le Congrès fit un peuple entousiaste, qu'après avoir échauffé son courage, il entretint sa constance pendant huit longues années, & qu'il le rendit digne de toutes les récompenses. Il en a reçu une bien précieuse aux guerriers; il l'a reçue des mains (1) de la beauté. Qu'ils renaissent, parmi nous, les jours où le sourire d'une femme aimée était le prix de la vaillance. L'amour qu'on avait pour sa maîtresse se communiquait à la patrie; on servait mieux l'une; & l'on venait incliner aux pieds de l'autre un front victorieux. Qu'ils seraient froids les cœurds à qui ce vœu du patriotisme paraîtrait la folle idée d'une jeune tête en délire! Ils ne méri-

de Maryland & de la Delaware, & les différens Corps qui concoururent à l'action de Camdem.

(1) Les Dames de Philadelphie formèrent une association pour distribuer des récompenses aux soldats; les Dames de Trenton s'empressèrent de suivre cet exemple.

teraient ni d'aimer ni de combattre. Qu'ils s'établiſſent, parmi nous, ces uſages antiques, ces triomphes, ces ovations, ces diſtributions de couronnes, ces marches pompeuſes qu'ornaient les images des vaincus, ces fêtes impoſantes qui avaient tant d'empire ſur les imaginations des vainqueurs de Salamine, des vainqueurs de Zama ! Enflammez (1) vos ſoldats, vous en ferez des Héros ; enflammez vos Héros, vous en ferez des Dieux. Le Congrès l'a ſenti, & des cérémonies ſolemnelles ont frappé(2), ont exalté des nations pacifiques.

---

(1) Au départ des troupes commandées par le Prince Frédéric de Brunſwich pour la Siléſie, un Libraire leur a diſtribué *gratis* quelques centaines d'exemplaires de chanſons guerrières avec la muſique. (Gazette de France du 8 mai 1778).

(2) On lit dans un Journal de Boſton, que l'anniverſaire de l'indépendance Américaine a été célébrée dans cette Ville avec tout l'entouſiaſme que peut inſpirer la fête de la République à des ames républicaines.

Le 4 juillet (1777), jour de l'anniverſaire de

Elles ſont devenues belliqueuſes; & ſi chaque champ de bataille ne fut pas pour

---

l'indépendance des 13 Etats-Unis, on a célébré cette fête à Philadelphie avec les démonſtrations de la joie la plus vive. Vers midi, les vaiſſeaux armés & les galères qui ſe trouvaient dans la rivière vinrent ſe ranger devant la ville, équipés de la manière la plus élégante, & laiſſant floter les drapeaux de couleurs variées des treize Etats. Une heure après, les chantiers ayant été nettoyés & diſpoſés convenablement, on y commença la célébration de la fête par la décharge de treize canons. Un grand dîner fut enſuite ſervi pour le Congrès. Le Préſident & l'Orateur de l'aſſemblée de cet Etat, les Officiers généraux, les Colonels de l'armée, les Etrangers de diſtinction & les Membres des Conſeils du Continent, actuellement en ville, aſſiſtèrent à ce repas, pendant lequel la muſique des troupes Heſſoiſes priſes à Trenton ſe fit entendre. On y but des ſantés, pour célébrer l'indépendance & l'amour de la liberté; & l'on n'oublia point de porter celle des braves & dignes compatriotes qui ont expoſé leur vie & qui l'ont perdue en défendant la cauſe honorable de leur pays. Chaque ſanté fut ſuivie

elles un champ de victoire, il en fut un d'héroïsme. Qu'ils s'en souviennent les citoyens paisibles qui, durant la guerre, n'ont pas perdu les douceurs de la paix. Les dangers sont passés; mais ceux qui les coururent sont encore, & leur front accuserait les ingrats. Qu'ils jettent les yeux sur Charles-Town, New-London,

---

d'une salve de grosse artillerie, d'une décharge de petites armes, & d'un morceau de musique de l'orchestre Hessois. La santé portée au jour glorieux de l'anniversaire de cette fête fut répétée trois fois & suivie trois fois des mêmes salves & des cris populaires qui passaient de rue en rue. Vers le soir, quelques troupes de Cavalerie, un corps d'artillerie & une brigade des forces de la cavalerie du Nord firent leur motnre devant le Congrès & les Officiers généraux. Après quoi, des feux de joie & d'artifice furent allumés, les rues illuminées; treize fusées volantes s'élevèrent en l'air au nom des Etats-Unis, & quel que fût le transport du peuple, tout se passa dans cette fête avec beaucoup d'ordre & de bienséance. (Gazette de France du 29 septembre 1777).

Kingſton, Falmouth, ſur tous les lieux où les mercenaires Britanniques portèrent la torche, le larcin, le viol & la mort ; leurs cœurs s'ouvriront à la douce gratitude ; & lorſque le haſard leur préſentera quelques vétérans laiſſés dans l'indigence, ils leur offriront ce qu'ils leur doivent : du reſpect & des ſecours. Peuple des trois Royaumes, pardonne, ſi nous avons nommé les malheureux théâtres des fureurs de tes Bandes ! Tu aimes la vérité ; nous écrivons pour elle : tu nous blâmerais de l'avoir trahie. Si la renommée t'apportait un jour cet écrit, tu dirais de celui qui le compoſa : « Il craignit » de m'offenſer en traçant d'une main » fidèle & vertueuſe le tableau des erreurs » de mes Miniſtres & des crimes de mes » ſoldats. Il oubliait que dans ce cours » pénible des événemens publics, il ſe » rencontre des inſtans où les paſſions » tiranniques & féroces égarent les chefs » & les défenſeurs des nations. Il ne vou- » lut pas me rappeller cette époque de

„ l'aveugle ambition des uns, de l'o-
„ dieuſe barbarie des autres. N'écrivait-il
„ donc que pour moi? Ne ſavait-il pas
„ que la vérité eſt éternelle, & que celui
„ qui la taît pour plaire à une nation,
„ ne mérite la confiance d'aucune „?

Des Loix fondées par la vertu, une agriculture protégée, une induſtrie ſans entraves, un commerce floriſſant, des finances en ordre, une marine utile encore quand elle ceſſe de combattre, des milices nationales diſciplinées par l'honneur : tous ces réſultats perfectionnés de la réunion des hommes font le bonheur & la force d'un Empire. Les arts l'embellirent, les ſciences l'éclairent : les uns & les autres recommandent ſa gloire à la poſtérité. Ils ont aſſuré celle d'Athènes, de Rome & de Florence ; ils ont fait pardonner à François I. les excès de ſon ambition, les erreurs de ſes paſſions. Ils l'ont peut-être rendu trop recommandable ; mais ſi c'eſt une faute, elle eſt celle de la reconnaiſſance. Aimés par

tous

tous les Bourbons qui gouvernèrent la France, ils ſortirent, ſous le premier Prince de cette dynaſtie, de la poudre du cercueil où, depuis Henri II juſqu'au dernier des Valois, les avaient plongés les guerres de religion. Richelieu dont l'ame fut haute, mais non pas vertueuſe, attacha le plus grand prix à la célébrité qu'ils donnent. Il voulut les enchaîner comme il enchaînait ſon Roi. Mais les arts s'éloignèrent de la pourpre & reſtèrent libres. Ils lui conſacrèrent cependant un mauſolée, monument fameux qu'euſſent mieux mérité pluſieurs Français, qui avec non moins de génie eurent plus d'humanité. Les arts ont dit & répéteront toujours que Louis XIV les protégea comme Auguſte, non pas que ſa gloire en eût beſoin comme celle du Triumvir couronné, mais parce que la nature lui avait donné pour toutes les grandes choſes ce goût sûr & puiſſant qui, après la bienfaiſance, eſt la première qualité d'un Monarque, parce qu'elle lui apprend à diſcerner les

hommes de son Royaume, qu'elle l'élève au-dessus de toutes ces puériles considérations établies, soutenues par les sujets qui n'ont que des aïeux, & qu'elle lui persuade que, loin de flétrir sa dignité, il lui imprime un lustre inaltérable, en s'entretenant avec un Molière Poëte & Comédien, en faisant approcher de son trône un Catinat jeune encore, obscur & subalterne. Sous Louis le bien-aimé, les arts virent les sciences leur disputer la gloire; mais ils la partagèrent, & ne la perdirent pas. Sous Louis XVI, on voit entr'eux la plus heureuse alliance : les sciences font de nouvelles découvertes pour les arts; les arts offrent de nouveaux plaisirs aux sciences : & s'il est vrai qu'il y ait des esprits que celles-ci rendent moins sensibles aux charmes de ceux-là, il faut plaindre ces esprits & ne pas accuser les sciences. Malheur à une génération, lorsque les chefs-d'œuvres des arts la trouvent froide & dénigrante, lorsqu'elle oublie que la faculté de juger

les créations du génie ne put jamais être réservée qu'à un petit nombre de connaisseurs, dont une nation sage écoute & suit les décisions ! Elle est devenue indigne des hommes qui l'auraient illustrée ; ils se retirent & sont remplacés par les charlatans Littéraires, bien plus dangereux que les charlatans Médecins. Les barbares, ils détrônent le goût. Ils inondent les théâtres de drames monstrueux. Ils élèvent des tréteaux qu'environne la foule; & cette foule, ô honte de l'esprit humain ! est composée de tous les ordres. Patriciens & Plébéïens applaudissent à l'histrion. Les femmes même dont la sensibilité est si exquise, dont le jugement est si délicat, les femmes ne rougissent pas de substituer au portrait de l'époux ou de l'amant, l'effigie du vil baladin qui les enfièvre. L'art dramatique marche à sa décadence. Les grands Acteurs se dégoûtent & ne laissent point de successeurs, parce que les mauvais genres s'emparent

de tous les jeunes talens & les corrompent.

Heureux un peuple lorſque le honheur de ſa ſituation le rend à la fois ſenſible aux productions des arts & aux ſpéculations des ſciences ! Il ſe laiſſe enchanter par les chefs-d'œuvres des Quinault, des Voltaire, des Vernet, des Rameau, des Pigal. Mais ces jouiſſances ne l'amoliſſent point ; il entre dans le ſanctuaire des ſciences, conduit par les Fontenelle ; il monte aux cieux avec les Newton, plane ſur la terre & en détermine la figure avec les Lacondamine & les Maupertuis, deſcend & contemple avec les Buffon le ſpectacle pompeux que lui préſente ſa ſurface. Il ſuit avec les Condillac la chaîne de ſes ſenſations, avec les d'Alembert celle de ſes connaiſſances. Si ſes loix ont rendu ſes mœurs aſſez pures, pour que l'Ariſte obſcène & l'Ecrivain licentieux ſoient punis par le mépris public, & que, loin de les rechercher comme des hommes aimables, les deux ſexes les fuyent comme

des hommes dangereux, alors il jouira dû plus heureux & du plus rare accord entre les tems, les loix & les arts.

Puiſſe un jour l'Amérique avoir des Artiſtes, des Philoſophes, & garder ſes vertus! Philadelphie lui en a donné l'exemple. Depuis ſa fondation, elle cultive les arts & les ſciences, & n'en eſt pas moins la ville de Penn, la ville des mœurs. Son Francklin a maîtriſé la foudre; ſa ſociété philoſophique a promptement égalé les premières Académies de l'Europe. Celle de (1) Boſton ne la fera pas rougir. Née au ſein des alarmes qui fortifient les nobles caractères, formée ſous le ſigne de l'égalité, elle remplira les intentions de ſes fondateurs, les déſirs de l'Amérique, les vœux de l'univers. Philadelphie, Boſton, ces deux Capitales célèbres par les vertus, le ſeront encore par les talens. Peut-être qu'un jour un

(1) Elle fut établie le 4 mai 1780 par l'aſſemblée de l'Etat de Maſſachaſſet-Bay.

nouveau Voltaire y embouchera la trompette de Calliope, non pas pour chanter le meilleur des Rois, l'Amérique n'en aura point, mais pour chanter le plus grand des Capitaines. Peut-être que de nouveaux Corneilles y feront parler ces nouveaux Romains; que de nouveaux Racines y créeront ces ſcènes charmantes, délices des cœurs tendres; que de nouveaux Colardeaux y feront ſoupirer l'amour. Peut-être qu'un jour un nouveau Newton y lira dans l'Olimpe; qu'un nouveau Buffon y obſervera la nature dans tous ſes rapports, & la peindra dans toute ſa beauté. Peut-être qu'un jour les grands hommes de l'Amérique ſurpaſſeront les grands hommes de l'Europe: car pourquoi preſcrire des bornes à la nature? Qu'ils naiſſent en foule dans ce monde, où non contents de porter l'ignorance, les Eſpagnols détruiſirent les premiers monumens de la civiliſation. Qu'ils y remplacent l'illuſtre génération que ces dernières années ont vu deſcendre au tom-

beau. Voltaire, Rouſſeau, vous dont la renommée réunira toujours les noms, quoique votre génie & vos caractères aient été ſi différens; Linneus, Haller, Juſſieu, Condillac, Euler, d'Alembert, Gebelin, Diderot, vous vîtes les Américains s'élancer vers l'indépendance. Pluſieurs de vous les ont vus libres. L'eſpoir de la félicité d'un hémiſphère a conſolé le dernier de vos jours, de ces jours ſi bien employés à éclairer vos ſemblables ou à les conſoler. Hommes vertueux, vous ſerez toujours préſens à nos penſées. L'Univers attend vos ſucceſſeurs. O liberté! donne-les à l'Amérique! Que ce globe jouiſſe en même tems de tous tes bienfaits! que ne peux-tu pas? que ne purent pas tes Grecs! que ne pourront pas tes Américains? Tu leur a donné ce feu qui dévore; donne-leur auſſi cette prudence qui médite. Prends garde. L'illuſion des conquêtes eſt trompeuſe. Ils te perdraient, ſi elle s'emparait d'eux. Montre-leur ſans ceſſe Athènes & Sparte détruites; rappelle-

leur qu'on ignore les ruines de Carthage ; que Rome n'exiſte que pour la honte. Ils ſavent ce qu'était l'Angleterre, il y a vingt ans ; ils ſavent ce qu'elle eſt devenue. Détournes-les d'inviter les Canadiens à leur confédération. Un Etat perd en force ce qu'il gagne en étendue ; d'ailleurs ne faut-il pas des rivaux ? Et cet (1) Hiſtorien a-t-il tort qui attribue à la mort d'Epaminondas la dégénération des Athéniens ? Inſpire-leur plutôt, ô protectrice de tous les mortels, inſpire-leur de porter aux Indiens des loix juſtes & bienfaiſantes, des loix dignes de toi : car il vaut mieux errer libre dans les forêts, que de végéter eſclave au milieu des Cités. Les Deſpotes indolens de l'Aſie, les Sybarites efféminés de l'Europe peuvent ſeuls aſſurer effrontément le contraire. Mais on les connaît. On ſait qu'il leur faut des eſclaves pour ſervir leur molleſſe ; on ſait qu'ils craignent des

---

(1) Juſtin.

hommes libres qui les fouleraient aux pieds. O génie tutélaire des Américains ! inſpire-leur ces ſentimens qu'il eſt ſi facile, qu'il eſt ſi doux d'avoir : la tempérance, l'amour du travail, l'amour de la gloire, la crainte de Dieu : ces ſentimens qui ſeuls peuvent affermir un Empire & le porter intact & triomphant ſur les débris des ſiécles.

Pour nous, ſi nous avons oſé répandre auſſi nos idées, comme tant d'autres, ſur la fondation de tes nouvelles Républiques, ô liberté ! c'eſt que nous ſommes entraînés, comme malgré nous, vers toutes les choſes qui excitent l'admiration. Déjà nous avions obéi aux mouvemens de notre cœur ; nous n'avions pas attendu, pour célébrer Louis XVI & ſa modération, que les Corps littéraires invitaſſent (1) les Orateurs à

---

(1) L'Académie des Jeux Floraux a engagé les Auteurs à s'attacher à rendre publique la ſageſſe & la modération des principes & des vûes de Sa Majeſté. Voici ce qu'avait écrit &

ce devoir qu'il est si juste de remplir. Cependant nous n'avons approché qu'a-

---

imprimé l'Auteur avant la publicité du programme de Toulouse. « La France en rendant » toutes ses conquêtes aux Antilles a manifesté » la plus généreuse modération. Louis XVI, a » mérité la vraie gloire : celle qui ne coûte » pas une larme aux hommes. Les amis de » l'humanité ont applaudi à ce jeune Mo- » narque, qui a mieux aimé renoncer à des » prétentions qu'autorisent la force & la jus- » tice, que de surcharger ses Sujets par la » continuation de la guerre. Opérer la plus » importante & la plus mémorable révolution » qui se soit passée sur ce globe, depuis la » découverte du nouvel hémisphère ; délivrer » de ses fers un grand peuple opprimé par un » ennemi puissant ; rendre la liberté des mers » à tous les pavillons de l'Europe ; relever la » Majesté de l'Empire : ne font-ce pas d'assez » beaux titres de gloire, & quel Roi les mérita » & les obtint ?

» Puisse la sagesse & la modération de ce » jeune Roi servir d'exemple aux autres Rois » de la terre ! Puissent, sous les auspices de » la paix, l'agriculture, les arts, le com-

vec crainte de ce ſujet non moins auguſte qu'il eſt ſublime, non moins impoſant qu'il eſt élevé. L'énergie des Américains, leur patience dans les fatigues, leur intrépidité dans les batailles, les talens de leurs Généraux, la ſageſſe puiſſante du Congrés, l'étonnement des nations au premier coup que ſe portèrent deux peuples iſſus du même père, animés par le même ſang, élevés dans le même berceau; la force des Monarchies qui protégèrent l'opprimé contre l'oppreſſeur; la magnanimité du plus jeune Roi de l'Europe qui s'eſt dépouillé de ſes conquêtes pour briſer les fers d'une nation, & pour ouvrir les mers à toutes les autres; l'influence éternelle que doit avoir la liberté d'un Continent ſur le bonheur des deux : tout nous a paru grand, tout

---

» merce & la navigation s'étendre dans tout
» l'univers & ouvrir de nouvelles ſources au
» bonheur des hommes »! (Hiſtoire du ſiége de Gibraltar).

nous a paru important. Aurions-nous pu nous diſſimuler que le développement de cette révolution était au-deſſus de nos forces ? Non ſans doute ; mais nous avons eſpéré qu'on ne nous ferait pas un crime de nos efforts, & que, ſi notre faibleſſe & notre obſcurité nous ôtaient les droits de prétendre au triomphe, notre zèle ſolliciterait l'indulgence & l'obtiendrait.



Extrait de l'Oraiſon funèbre du Major-Général Waren, par M. Francklin.

«Le ſignal du carnage eſt donné, le » ſalpêtre s'embraſe, la foudre part; en- » tre ceux qu'elle frappe elle atteint un » Héros, il tombe; Citoyens, il n'eſt pas » mort; non, il ne mourra point; c'eſt » l'homme obſcur qui périt tout entier; » mais le grand homme ſe ſurvit à lui- » même dans l'ame de ſes compatriotes. » C'eſt le méchant, dont l'inſtant du » trépas eſt l'inſtant de la vengeance & » de la joie publique, & dont la mémoire » execrée ſe chaſſe avec indignation. C'eſt » l'homme vertueux, dont la mort met » le ſceau à ſa réputation, la fixe à ja- » mais, & devient un triomphe par les » regrets dont elle eſt honorée. Si le » coup fatal vient l'arrêter au milieu de » la carrière de ſes jours, il a déja de » ſon premier élan parcouru celle où

» l'immortalité eſt le but. Ici vous reconnaiſſez Waren, celui dont nous venons, » non pas pleurer la mémoire, mais la » célébrer pour fortifier nos cœurs par » ſon exemple.

» Waren vécut trente-trois ans. Il a » déployé dans le cours borné de ſa vie » les talens du grand homme, le zèle du » patriote, les vertus du Sénateur & l'ame » du Héros. Il ne lui manqua que d'expirer dans le ſein de la victoire.

» Si nos ſacrifices pour la patrie nous » ſont chers en raiſon de l'amour que » nous avons pour elle, comment exprimer la ſatisfaction de celui qui donne » le témoignage le plus éclatant de cette » paſſion ſublime en mourant pour défendre la liberté de ſon pays?

» Apprends-nous, ombre illuſtre, » quelle nouvelle ardeur s'eſt allumée » dans ton ſein, lorſque tu allais tirer » vengeance des oppreſſeurs de ta liberté. » Dis-nous quels ont été tes tranſports, » lorſque l'ennemi, repouſſé deux fois par

» tes armes victorieuſes, a fui devant elles
» en frémiſſant. Dis-nous encore ſi lorſ-
» qu'écraſé par le nombre & contraint
» de te retirer, le trait mortel eſt venu
» t'atteindre, tu n'as pas même dans ce
» moment treſſailli de joie à l'aſpect
» conſolant de la couronne du martyre
» patriotique qui deſcendait ſur ton front
» glorieux ; & vous, braves Américains,
» qui vîtes tomber ce Héros, je vous
» en atteſte ici ; ſes derniers mots n'ont-
» ils pas été l'expreſſion de ſa fidélité
» conſtante à la couronne Britannique &
» de ſes vœux ſincères pour la proſpérité
» de ſon pays ? Les derniers accens de
» ſa voix expirante ne furent-ils pas une
» prière à ſes ſoldats d'oublier ſa mort,
» & de ne ſonger qu'à ſa patrie ?...

» Mais hélas ! il rend les derniers ſou-
» pirs ; Anges du ciel qui vous preſſez
» autour de ſon ombre, ne l'environnez
» pas entièrement ; laiſſez, laiſſez appro-
» cher d'elle cet autre eſprit céleſte :
» c'eſt celui du généreux Hampden qui

» vole pour l'embraſſer ; il perdit la vie, » il y a un ſiécle, en combattant coura- » geuſement contre le pouvoir arbitraire : » il montre à Waren ſa bleſſure qui ſaigne » encore ; c'eſt-là ſon titre pour obtenir » l'honneur de conduire notre Héros aux » régions de la liberté & de la félicité » parfaite. Laiſſons ces deux ames ſubli- » mes s'entretenir de leurs vertus ; nos » yeux ne peuvent les ſuivre dans leur » demeure heureuſe. Chargés de notre » enveloppe matérielle, le ſéjour des » eſprits ne nous eſt point encore ouvert ; » occupons-nous donc de ce qui nous » reſte ſous les yeux, des dépouilles du » Héros qui nous ſont reſtées.

» Que le corps de celui qui a donné » ſa vie pour ſervir de rançon à ſon pays » offre un ſpectacle attendriſſant ! Appro- » chez, Miniſtres de la tyrannie, & con- » templez les premiers effets de vos édits » ſanguinaires. Quelle compenſation pour- » rez-vous jamais donner aux enfans de » Waren pour les dédommager de la perte d'un

» d'un tel pere? comment rendrez-vous au
» Roi un ſemblable ſujet, à la patrie un
» tel citoyen ? car les armes qu'il a pris,
» loin de lui ôter aucun de ces titres,
» prouvent au contraire qu'il en con-
» naiſſait les vrais devoirs, qui ne ſont
» pas de tendre lâchement le col au joug
» du deſpotiſme, comme le prétendent
» de vils mercenaires.

» Venez, ô vous Sénateurs Américains
» aſſemblés pour préſider à la ſûreté &
» à la liberté des Colonies confédérées;
» écoutez Waren lui-même vous parler
» en ce moment auguſte : je crois l'en-
» tendre vous adreſſer ces mots: Gardez-
» vous, ô mes concitoyens, de prêter
» l'oreille à aucune propoſition de la
» Grande-Bretagne, tant que vous ne
» conſerverez pas tous les priviléges des
» citoyens Anglais. Travaillez de concert
» au grand ouvrage d'un gouvernement
» libre pour remplacer l'adminiſtration
» oppreſſive dont on voulut vous écraſer.
» J'écouterai avec raviſſement vos ſages

» délibérations ; mais j'irai troubler, dans
» le ſilence de la nuit, le ſommeil inquiet
» du traître qui, ſous le tranchant du
» glaive, ſerait aſſez lâche pour parler de
» paix ſans liberté, ou bien oſerait pro-
» poſer de ſuſpendre pour un inſtant les
» effets de votre vengeance contre les
» ennemis de votre patrie.

» Accourez, vaillants défenſeurs de la
» liberté & de la gloire de l'Amérique ;
» venez contempler un ſpectacle qui doit
» vous inſpirer de nouveaux ſentimens
» de courage & d'ambition, non point
» de cette ambition odieuſe qui dévore
» le cœur des courtiſans à la Cour de
» leurs Rois, mais de cette ambition gé-
» néreuſe de voir ſa patrie délivrée de
» ſes perſécuteurs. Sur-tout n'oubliez ja-
» mais que l'ombre de Waren qui erre
» parmi nous, n'a point encore été vengée.
» Des furieux ont oſé tremper leurs mains
» dans ſon ſang ; c'eſt un crime que la
» mort de 10000 d'entr'eux ne pourrait
» ſuffiſamment expier. Que le ſouvenir

» de vos anciennes liaisons avec ces forcenés ne ralentisse pas les effets de votre indignation ; qu'il n'étouffe point dans vos cœurs le cri de la justice qui demande des victimes. Les ennemis de la liberté cessent d'être les frères des hommes libres.

» Approchez aussi, vous peres & meres de famille, & contemplez l'ouvrage du pouvoir arbitraire, que vos larmes lavent ces blessures funestes & glorieuses. Mais ne vous arrêtez pas trop long-tems à baigner de vos pleurs ce corps inanimé ; retournez aussi-tôt dans vos demeures désolées raconter à vos enfans les circonstances de ce douloureux spectacle ; retracez-leur la cruauté des tyrans & les suites affreuses de l'esclavage. Qu'ils s'animent, qu'ils s'agitent à ces peintures sanglantes, que leurs cheveux se dressent sur leurs têtes, que leurs yeux s'enflamment, que leurs fronts deviennent menaçants, que leurs bouches s'entr'ouvent pour exprimer leur indi-

» gnation, & qu'ils ne puissent former
» qu'un cri de vengeance & d'horreur;
» alorsmontrez-leur l'ancienne chartre de
» tous leurs priviléges, la maison tuté-
» laire où ils ont passé leurs jours, le
» champ qui doit être leur héritage, &
» soudain donnez-leur des armes & tout
» l'équipage militaire. Embrassez-les,
» qu'ils partent pour les combats, & que
» votre dernier vœu pour eux soit qu'ils
» reviennent victorieux, ou qu'ils meu-
» rent, comme Waren, dans les bras de
» la gloire & de la liberté ».



Extrait d'une lettre du Marquis de Carracioli, Vice-Roi de Sicile, à M. d'Alembert. A Palerme, le 21 Avril 1782.

« LE 27 du mois de mars, mercredi
» Saint, jour mémorable à jamais dans
» ce pays pour le Roi Ferdinand IV, on
» a abbatu ce terrible monſtre (l'In-
» quiſition). J'ai été avec grande céré-
» monie & formalité accompagné de l'Ar-
» chevêque, de notre Prélat, grand Juge
» de la Monarchie, du Commandant des
» armes, du Sénat de la Ville, & de
» tous les Chefs des Tribunaux & des
» Magiſtrats. Tous ſe ſont aſſemblés en
» ma préſence, outre beaucoup d'autres
» perſonnes choiſies que les Gardes ont
» fait entrer. En préſence des Officiers
» & familiers du S. Office, le Secrétaire
» du Royaume a lu le grand Décret de
» l'abolition du Roi Ferdinand IV. A
» vous dire vrai, mon cher ami, je me

» ſuis attendri, & j'ai pleuré. C'eſt la » ſeule & unique fois que je ſuis arrivé » juſqu'à remercier le Ciel de m'avoir » fait ſortir de Paris pour me faire ſervir » d'inſtrument à ce grand ouvrage. Après » la cérémonie, j'ai fait effacer tout de » ſuite toutes les armoiries du Tribunal, » & principalement la main avec l'épée » qui était ſur la porte, avec les mots : » *Deus, judica cauſam tuam*. J'ai fait » depuis ouvrir la porte des priſons pour » remettre les priſonniers aux Evêques » reſpectifs. J'y ai trouvé trois vieilles » femmes, le rebut de l'humanité, ac- » cuſées de ſortilége ; je les ai renvoyées » chez elles. Toute cette grande opéra- » tion, dont on craignait beaucoup que » l'exécution ne fût troublée, s'eſt faite » avec toute la tranquillité poſſible, & » même avec l'applaudiſſement des plus » ſenſés ». Almanach Littéraire de 1783, page 103.

Le Marquis de Carracioli n'arriva à Palerme que le 15 octobre 1781 ; & au

mois de mars 1782 il y détruisit l'Inquisition : nouvelle preuve de la puissance d'un seul homme sur le bonheur de tous.

Extrait des résolutions du Congrès.

» EN Congrès le 24 janvier 1780. Résolu qu'à l'effet d'exprimer la vénération » des Etats-Unis pour le feu Général » Richard Montgomery & la profonde » reconnaissance dont ils sont pénétrés » pour le grand nombre de services signalés & importans rendus par ce » brave Officier qui, après une longue » suite de succès au milieu des difficultés » les plus décourageantes, a enfin perdu » la vie dans une attaque contre Quebec, » Capitale du Canada; & afin de transmettre au siécle à venir, comme des » exemples vraiment dignes d'imitation, » son patriotisme, sa conduite, sa hardiesse dans les entreprises, sa persévérance presque invincible & son mépris

» du danger de la mort : il ſoit donné » ordre de faire exécuter un monument, » ſoit à Paris, ou ailleurs en France, avec » une inſcription conſacrée à ſa mémoire » & exprimant ſon caractère aimable » ainſi que ſes héroïques exploits, & qu'il » ſoit enjoint au Thréſoir continental » d'avancer une ſomme qui ne paſſe pas » celle de 300 livres ſterling au Docteur » Benjamin Francklin (qui eſt prié par » la préſente de faire convenablement » exécuter cette réſolution), à l'effet » de fournir aux frais dudit monument ».

Réſolution du Congrès priſe le 24 octobre 1780.

« LE Congrès ayant repris la conſidé- » ration du rapport du Comité auquel » avait été renvoyée la lettre du Général- » Major Gates pour décerner à la mé- » moire du Général-Major, Baron de » Kalb, & aux Officiers & ſoldats à ſes » ordres

» ordres les honneurs dûs, il a été ré-
» solu :

» Qu'il sera érigé à la mémoire du feu
» Général-Major Baron de Kalb, dans
» la ville d'Annapolis en Maryland, un
» monument avec l'inscription suivante :
» Consacré à la mémoire du Baron de
» Kalb, Chevalier de l'Ordre Royal du
» mérite militaire, Brigadier des armées
» de France & Gén.-Maj. au service des
» Etats-Unis de l'Amérique. Ayant servi
» avec honneur & réputation durant 3 ans,
» il donna une dernière & glorieuse preuve
» de son attachement aux libertés du
» genre humain & à la cause de l'Amé-
» rique dans l'action près de Camden, en
» l'Etat de la Caroline méridionale, où
» conduisant les troupes de Maryland &
» de la Delaware contre des forces supé-
» rieures, il fut percé de plusieurs bles-
» sures, & mourut le 19 août suivant
» dans la 48e. année de son âge. Le Con-
» grès des Etats-Unis de l'Amérique, en
» reconnaissance de son zèle, de ses ser-

» vices & ſon mérite, a érigé ce mo-
» nument ».

Réſolution priſe par le Congrès le 7 août 1783.

« Résolu unanimement, dix des Etats
» étant préſens, que l'on élevera une
» ſtatue équeſtre au Général Washington
» dans l'endroit où la réſidence du Con-
» grès ſera fixée. — Réſolu que la ſtatue
» ſera de bronze, le Général repréſenté
» vêtu à la Romaine, tenant un bâton
» de commandement dans ſa main droite,
» & ſa tête entourée d'une branche de
» laurier ; que la ſtatue ſera ſupportée
» par un piédeſtal de marbre, ſur lequel
» on repréſentera en bas-relief les évé-
» nemens les plus remarquables de la
» guerre dans laquelle le Général Waſ-
» hington a commandé en perſonne, &
» qui ſont, l'évacuation de Boſton, la
» priſe des Heſſois à Trenton, la bataille

,, de Princetown, l'action de Monmouth,
,, & la reddition d'Yorck. Sur la partie
,, ſupérieure du piédeſtal ſera gravée cette
,, inſcription : *Cette Statue a été élevée*
,, *par ordre des Etats-Unis aſſemblés en*
,, *Congrès l'an de grace 1783, en l'hon-*
,, *neur de Georges Washington, qui a*
,, *commandé glorieuſement en Chef l s*
,, *armées des Etats-Unis de l'Amérique*
,, *pendant la guerre qui a aſſuré leur li-*
,, *berté, leur ſouveraineté & leur inde-*
,, *pendance.* — Réſolu que la ſtatue ſera
,, conforme aux inſtructions ci-deſſus,
,, & exécutée par le meilleur Artiſte
,, d'Europe, ſous la direction d'un Mi-
,, niſtre des Etats-Unis à la Cour de Ver-
,, ſailles, & que l'argent néceſſaire pour
,, défrayer cette dépenſe ſera fourni par
,, le tréſor des Etats-Unis. — Réſolu que
,, le Sécrétaire du Congrès fera paſſer
,, au Miniſtre des Etats-Unis à la Cour
,, de Verſailles, la reſſemblance la plus
,, parfaite qu'il pourra ſe procurer du Gé-
,, néral Washington, d'après laquelle on

„ doit exécuter la ſtatue, ainſi que la „ deſcription la plus complette des évé- „ nemens qui doivent faire le ſujet des „ bas-reliefs ».

Hiſtorique des Médailles accordées par le Congrès.

« ON ſera bien aiſe, ſans doute, de » trouver ici la liſte de ces médailles, » leurs occaſions, & les noms des Offi- » ciers qui en ont été honorés. La pre- » mière fut accordée en 1776 au Général » Washington après la priſe de Boſton. » La ſeconde au Général Gates en 1777, » à l'occaſion de la priſe du Général » Burgoyne à Saratoga. La priſe du Fort » de Stony-Point fut l'action pour la- » quelle il en fut accordé trois en 1779, » l'une au Général Vayne qui commandait » en Chef l'attaque de ce Fort, l'autre » à M. de Fleury, & la dernière au Lieu- » tenant-Colonel St. Evrard qui eſt mort

» dans la même année ; il en fut accordé » encore une qui fut la sixième au Co- » lonel Lée pour la prise de Paulus Hook. » En 1780 on donna la septième & la » huitième au Général Morgan & au » Lieutenant-Colonel Howard après la » prise du Colonel Tartelon. (Mercure de France, n°. 44, 1783, pag. 16 & 32).

Extrait des résolutions de l'Assemblée des représentans a.. la Caroline du Sud.

« RÉSOLU qu'il soit présenté au Co- » lonel Cambray une belle médaille d'or » représentant d'un côté la Ville de » Charles-Town & la retraite de l'armée » Anglaise, avec légende : *Una mens sa-* » *piens plurium vincit manus.* Sur le re- » vers de cette inscription : H. de Cam- » bray *urbe opportunè permunitâ hostium* » *concilia irrita reddidit, de Republicâ* » *præclarè meruit*, Avec la date sur l'exer- » gue ».

ARTICLES

CONVENUS par & entre Richard Oswald, Ecuyer, Commissaire de Sa Majesté Britannique, pour traiter de paix avec les Commissaires des Etats-Unis d'Amérique, pour Sadite Majesté, d'une part; & Jean Adams, Benjamin Francklin, Jean Jay & Henri Laurens, quatre des Commissaires desdits Etats, pour traiter de paix avec le Commissaire de Sadite Majesté, pour iceux, de l'autre part.

ART. I. Sa Majesté Britannique reconnoît lesdits Etats-Unis; savoir, le New-Hampshire, la baye de Massachusset, Rhode-Island & les Plantations de Providence, le Connecticut, le New-Yorck, le New-Jersey, la Pensilvanie, la Dela-

ware, le Maryland, la Virginie, la Caroline ſeptentrionale, la Caroline méridionale & la Georgie, être des Etats libres, ſouverains & indépendans; qu'il traite avec eux comme tels; & tant pour lui-même que pour ſes héritiers & ſucceſſeurs, renonce à toute prétention de gouvernement, propriété & droits territoriaux ſur iceux & toute partie d'iceux: & afin de prévenir toutes diſputes qui pourraient s'élever à l'avenir au ſujet des limites deſdits Etats-Unis, il eſt convenu & déclaré par les préſentes que ce qui ſuit eſt & conſtituera leurs limites, ſavoir;

Art. II. Depuis l'angle Nord-oueſt de la Nouvelle-Ecoſſe, c'eſt-à-dire l'angle formé par une ligne tirée exactement du nord depuis la ſource de la rivière Sainte-Croix juſqu'au pays montagneux, le long deſdites montagnes qui ſéparent les rivières qui ſe déchargent dans le fleuve Saint-Laurent, de celles qui tombent dans l'océan Atlantique à la ſource la plus Nord-eſt de la rivière Connecticut;

de-là descendant le long du milieu de cette rivière jusqu'au 45e degré de latitude Nord ; de-là par une ligne exactement Ouest par la même latitude, jusqu'à ce qu'elle parvienne à la rivière des Iroquois ou Cataraqui ; de-là le long du milieu de ladite rivière jusqu'au lac Ontario, traversant le milieu dudit lac jusqu'à ce qu'elle arrive à la communication par eau entre ce lac & le lac Érié ; de-là le long du milieu de ladite communication dans le lac Erié, traversant le milieu dudit lac jusqu'à ce qu'elle arrive à la communication par eau, entre ce lac & le lac Huron ; de-là traversant le milieu dudit lac jusqu'à la communication par eau, entre ce lac & le lac supérieur ; de-là traversant le lac supérieur au nord des îles Royales & Phelipeaux, jusqu'au long lac & la communication par eau, entre ce lac & le lac des Bois, audit lac des Bois ; de-là traversant ledit lac, jusqu'à la pointe la plus Nord-ouest d'icelui, & de-là suivant un cours directement Ouest jusqu'à la rivière Mississipi ; de-là par une ligne à

tirer le long du milieu de ladite rivière Miſſiſſipi, juſqu'à ce qu'elle coupe la partie la plus au Nord du 31e degré de latitude ſeptentrionale; au Sud par une ligne à tirer directement Eſt de la détermination de la dernière ligne mentionnée par la latitude du 31e degré au Nord de l'Equateur, juſqu'au milieu de la rivière Apala-Chicola ou Cattehouche; de-là le long du milieu d'icelle juſqu'à ſa jonction avec la rivière Flint; de-là droit à la ſource de la rivière Sainte-Marie, & de-là deſcendant le long du milieu de ladite rivière, juſqu'à l'océan Atlantique; & par une ligne tirée le long du milieu de la rivière Sainte-Croix, depuis ſon embouchure dans la baye de Fundy juſqu'à ſa ſource, & depuis ſa ſource directement au nord, juſqu'aux ſuſdites montagnes qui ſéparent les rivières qui ſe jettent dans l'océan Atlantique, de celles qui tombent dans le fleuve Saint-Laurent, comprenant toutes les Iſles à 20 lieues de toute partie des côtes des Etats-Unis, & ſituées entre les lignes à tirer exactement

Eſt des points où leſdites limites, entre la Nouvelle-Ecoſſe d'une part, & la Floride orientale de l'autre, toucheront reſpectivement la baye de Fundy & l'océan Atlantique, à l'exception de ces Iſles qui ſont à préſent, ou ont été juſqu'à préſent dans les limites de ladite province de la Nouvelle-Ecoſſe.

ART. III. Il eſt convenu que le peuple des Etats-Unis continuera de jouir, ſans moleſtation du droit de pêcher du poiſſon de toute eſpèce ſur le grand banc, & tous les autres bancs de Terre-Neuve; auſſi dans le golfe de Saint-Laurent & dans tous les autres endroits de la mer, où les habitans des deux pays ont été de tout tems juſqu'à préſent dans l'habitude de pêcher; & auſſi que les habitans des Etats-Unis auront la liberté de prendre du poiſſon de toute eſpèce dans cette partie de la côte de Terre-Neuve que fréquenteront les pêcheurs Britanniques (mais nullement de le ſécher ou ſaler ſur cette Iſle), & auſſi ſur les côtes, bayes

& criques de tous les autres Domaines de Sa Majeſté Britannique en Amérique; & que les pêcheurs Américains auront la liberté de ſécher & ſaler du poiſſon dans toutes les bayes, havres & criques de la Nouvelle-Ecoſſe, des Iſles Magdeleine & Labrador où il n'y a point d'établiſſement, pendant tout le tems qu'il n'y en aura point; mais auſſi-tôt qu'il ſera fait des établiſſemens dans ces places ou aucunes d'elles, il ne ſera pas permis auxdits pêcheurs de ſécher ou ſaler du poiſſon dans un pareil établiſſement, ſans faire préalablement un arrangement à cet effet avec les habitans propriétaires ou poſſeſſeurs du terrein.

Art. IV. Il eſt convenu que les créanciers de part & d'autre ne rencontreront aucun empêchement légal au recouvrement de l'entière valeur, en argent ſterl. de toute juſte dette contractée juſqu'à préſent.

Art. V. Il eſt convenu que le Congrès recommandera ſérieuſement à la Légiſ-

lation des Etats reſpectifs, de pourvoir à la reſtitution de tous biens, droits & propriétés qui ont été confiſqués, appartenans à des Sujets Britanniques, & auſſi aux biens, droits & propriétés des perſonnes qui réſident dans les diſtricts poſſédés par les armes de Sa Majeſté, & qui n'ont pas porté les armes contre leſdits Etats; & que toutes perſonnes, d'autre deſcription quelconque, auront la liberté entière d'aller dans aucune partie ou parties des treize Etats-Unis, & d'y réſider douze mois ſans être moleſtées dans les tentatives qu'elles feront pour obtenir la reſtitution de tels de leurs biens, droits & propriétés qui peuvent avoir été confiſqués; & que le Congrès recommandera auſſi ſérieuſement aux différens Etats une reconſidération & reviſion de tous actes & loix concernant ces objets, de manière à rendre leſdites loix ou actes parfaitement compatibles, non-ſeulement avec la juſtice & l'équité, mais avec cet eſprit de conciliation qui, au retour des béné-

dictions de la paix, devrait universellement prévaloir; & que le Congrès recommandera aussi instamment aux différens Etats, que les biens, droits & propriétés des personnes qui viennent d'être mentionnées leur seront restitués, à la charge par elles de refondre, à toutes personnes qui peuvent être actuellement en possession, le prix de bonne foi (s'il en a été donné aucun) que ces personnes pourraient avoir payé pour l'acquisition d'aucune desdites terres ou propriétés depuis la confiscation. Et il est convenu que toutes personnes qui ont quelque intérêt dans les terres confisquées, soit par des dettes, des contrats de mariage ou autrement, ne rencontreront aucun empêchement légal dans la poursuite de leurs justes droits.

Art. VI. Qu'il ne se fera plus à l'avenir de confiscation, ni ne se commencera aucune poursuite contre aucune personne ou personnes, pour, ou à raison de la part qu'elle ou elles peuvent avoir prise dans la présente guerre, & que personne

ne ſupportera, à cet égard, aucune perte ou dommage à l'avenir, ſoit en ſa perſonne, liberté ou propriété, & que celles qui peuvent être détenues ſur de pareilles charges, au temps de la ratification du Traité en Amérique, ſeront immédiatement élargies, & les pourſuites ainſi commencées ſeront continuées.

Art. VII. Il y aura une paix ſolide & permanente entre S. M. Britannique & leſdits Etats, & entre les Sujets de l'une & les Citoyens de l'autre ; pour quoi toutes hoſtilités, tant par mer que par terre, ceſſeront immédiatement : Tous priſonniers de part & d'autre ſeront mis en liberté ; & S. M., avec toute la diligence convenable, & ſans cauſer aucune deſtruction ou enlever aucuns Négres ou autres propriétés des habitans Américains, retirera toutes les Armées, Garniſons & Flottes deſdits Etats-Unis, & de tous ports, places & havres dans iceux, laiſſant dans toutes les fortifications l'artillerie Américaine qui peut y être ; Elle ordonnera & fera auſſi immédiatement reſtituer

& délivrer aux propres Etats & perſonnes à qui ils appartiennent, les archives, regiſtres, contrats & papiers appartenans à aucuns deſdits Etats ou leurs citoyens, leſquels, dans le cours de la guerre, peuvent être tombés entre les mains de ſes Officiers.

Art. VIII. La navigation du Miſſiſſipi, depuis ſa ſource juſqu'à l'Océan, reſtera pour toujours libre & ouverte pour les Sujets de la Grande-Bretagne & les Citoyens des Etats-Unis.

Art. IX. En cas qu'il arrivât que quelque place ou territoire appartenant à la Grande Bretagne ou aux Etats-Unis, fût conquis par les armes de l'un ou de l'autre avant l'arrivée de ces articles en Amérique, il eſt convenu que ladite place ou territoire ſera reſtitué ſans difficulté & ſans exiger de compenſation.

Donné à Paris le 30e. jour de Nov. 1782. *Signé* Richard Oſwald, John Adam, B. Francklin, John Jay, Henry Laurens. Témoins, Caleb, Whiteford, Secrét. de la commiſſion Britannique; W. T. Francklin, Secrétaire de la commiſſion Américaine.

F I N.

(Cet Ouvrage ayant été imprimé dans l'abſence de l'Auteur, il s'y est gliſſé beaucoup de fautes, qu'il prie le Lecteur de ne pas lui attribuer.)

ERRATA.

Pag. 6, *lig.* 23, rendu, *liſez* rendue.
19, *lig.* 10, Calvins, *liſez* Calvin.
21, *lig.* 19, crut, *liſez* crus.
23, *lig.* 14, d'où, *liſez* dont.
24, *lig.* 2, mois, *liſez* moins.
27, *lig.* 8 & 9, à la France moins de malheurs, *liſez* moins de malheurs à la France.
33, *lig.* 13, préparèrent, *liſez* préparent.
35, *lig.* 22, deſcendit, *liſ.* deſcendis.
49, *lig.* 11, trône, *liſez* tronc.
Ib. *lig.* 1re. *de la* 3e. *note*, Major au, *liſ.* Major du.
53, *lig.* 9 & 10, Dardames, *liſ.* Dardanus.
62, *lig.* 2 *de la note*, Melehtad, Stauſſacher, *liſ.* Melchtad, Stauffacher.
64, *lig.* 2, donné, *liſ.* donnée.
65, *lig. dern.* Neuport, *liſ.* Nieuport.
76, *lig.* 2, Mumasius, *liſ.* Mummius.
Ibid. *lig.* 12, des grandes, *liſ.* de grandes.
82, *lig.* 19, magnétiſme, animal, *liſ.* magnétiſme animal.
110, *lig.* 8, concitoyens, *liſ.* citoyens.
104, *lig.* 15, après la France, *ajoutez* mais.
111, *lig.* 1re. trône, *liſ.* tronc.
114, *avant dern. ligne*, l'autorité, *liſ.* l'auſtérité.
118, *lig.* 18, eſclaves, *liſ.* eſclave.
121, *lig.* 11, exercé, *liſ.* exécré.
123, *lig.* 18, enfoncèrent, *liſ.* enfonceront.
124, *lig.* 17, le don, *liſ.* ce don.
125, *lig.* 8, *après le mot* liberté, *ajoutez* une virgule.
127, *lig.* 13, *ſupprimez le mot* qui.
135, *lig.* 21, de la guerre, *liſ.* de guerre.
137, 1re. *note*, révolutions, *liſ.* résolutions.
138, *lig. dern. de la note*, Officiers-ſoldats, *liſ.* Officiers & les ſoldats.
142, *lig.* 10 *de la note*, motnre, *liſ.* montre
143, *lig.* 19, dans ce, *liſ.* dans le.
144, *lig.* 15 & 16, l'embellirent, *liſ.* l'embéliſſent.
154, *lig.* 9 *de la note*, qu'autoriſent, *liſ.* qu'autoriſaient.

